

Zulma Carraud

Contes et historiettes
à l'usage
des jeunes enfants

BeQ

Zulma Carraud

Contes et historiettes

à l'usage
des jeunes enfants

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 460 : version 1.0

Contes et historiettes
à l'usage des jeunes enfants
qui commencent à savoir lire

Édition de référence :
Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1887.
Nouvelle édition.

L'imprudence

On avait coupé des peupliers au bord d'un ruisseau profond, et ils étaient tombés les uns dans l'eau, les autres en travers du ruisseau. Le petit Théodore, en passant par là, quitta sa mère pour courir sur les troncs d'arbres et passer sur l'autre rive, où il voyait des fleurs charmantes ; et pourtant sa mère le lui défendait ! Le petit désobéissant fit un faux pas et tomba dans l'eau.

La pauvre mère poussa un cri ; le grand frère de Théodore se jeta dans le ruisseau et le retira tout transi de peur et de froid.

Quand Théodore vit sa mère pâle et tout en larmes, il lui promit de ne plus faire d'imprudence et de toujours l'écouter.

La rougeole

Robert avait une rougeole très forte, et le médecin recommanda par-dessus tout qu'on ne lui laissât pas prendre l'air ; et comme on le connaissait fort peu obéissant, on l'enfermait dans sa chambre chaque fois qu'on était obligé de le laisser seul. Alors il s'avisa d'ouvrir une fenêtre et de regarder dans la rue.

Le lendemain, le médecin le trouva avec un grand mal d'yeux, et dit qu'il pourrait bien rester aveugle : le pauvre Robert fut au désespoir et se repentit de sa désobéissance ; mais il était trop tard ! Le docteur avait dit vrai ; et quoique le pauvre enfant ne fût pas aveugle tout à fait, il ne vit jamais assez clair pour lire ni pour écrire.

Le bon frère

Olivier était un garçon fort doux ; il supportait sans se plaindre les mauvais tours de ses camarades, qui abusaient souvent de sa patience. Un jour qu'il se promenait avec son petit frère, ils s'amusèrent à tourmenter l'enfant ; l'un d'eux alla même jusqu'à le frapper. Olivier, sortant de son caractère pacifique, se plaça résolument entre l'agresseur et son frère, et, montrant ses poings fermés, il dit : « Le premier qui touchera cet enfant aura affaire à moi ! »

Les camarades furent très étonnés de trouver autant de courage chez Olivier qu'ils avaient cru poltron parce qu'il était patient, et ils ne songèrent plus à tourmenter l'enfant.

L'obligeante petite fille

Madeleine et Félicité se promenaient à la campagne ; elles rencontrèrent une femme qui lavait son linge et qui ensuite le faisait sécher sur un buisson ; mais elle était bien faible et elle n'avait pas la force de placer les draps sur son épaule. Madeleine quitta sa compagne pour aider à cette pauvre femme, elle se chargea même d'une partie du linge, et le lui porta jusque chez elle.

Félicité la suivait de loin et la regardait d'un air étonné.

La pauvre femme, en quittant Madeleine, lui dit :

« Dieu vous bénira, ma jolie demoiselle, parce que vous êtes bonne et secourable. »

La mouche

« Qu'as-tu donc à t'impatiser ainsi, Mélanie ?

– Maman, je cherche à attraper une mouche qui m'importune, afin de la tuer. »

Le lendemain, la maman était fort occupée à écrire une lettre, et Mélanie se dérangeait à chaque instant pour lui demander une chose ou une autre, et souvent aussi pour le seul plaisir de parler.

« Il me semble, ma fille, que tu fais absolument comme la mouche d'hier ; seulement, la mouche est une petite bête sans raison ; et toi, tu es une enfant intelligente. »

Mélanie baissa la tête avec confusion ; elle retourna à sa place et ne déranger plus sa mère.

La complaisance

Solange se promenait dans les champs ; elle suivait un joli sentier, lorsqu'elle remarqua qu'il était tout parsemé de haricots blancs. La petite fille se mit à les ramasser, et en eut bientôt rempli son tablier. Elle rejoignit, en les ramassant toujours, un petit garçon qui conduisait un âne chargé d'un sac. L'enfant venait seulement de s'apercevoir que ce sac était troué ; il pleurait ses haricots perdus. Solange lui montra qu'elle les avait ramassés et les remit dans le sac, qu'ils lièrent à eux deux à l'endroit de la déchirure. Le petit garçon remercia bien Solange, et continua sa route.

La grand-mère aveugle

« Appuyez-vous sur moi, grand-mère, n'ayez pas peur ! quoique je sois petite encore, je vous conduirai aussi bien que votre bonne.

– Mon enfant, je ne veux pas que tu restes tristement à promener une pauvre aveugle comme moi, au lieu d'aller jouer avec tes petites amies.

– Grand-mère, quand j'étais toute petite, et que vous y voyiez clair, vous me portiez dans vos bras et vous me prêtiez vos jambes pour aller partout : moi, je veux aujourd'hui vous prêter mes yeux pour vous conduire. »

La paresse

Fernand était un bon garçon, mais extrêmement paresseux. Il fallait le tourmenter sans cesse pour qu'il fît son devoir et pour qu'il apprît ses leçons.

« Si tu continues ainsi, lui dit son père un jour que l'enfant était encore plus mal disposé que de coutume, tu ne seras propre à rien.

– Mais, papa, croyez-vous donc que les livres me donneront de l'intelligence si je n'en ai pas naturellement ?

– Non, mon ami : mais les enfants en ont tous, plus ou moins ; si par l'étude tu nourris et fortifies celle que tu as reçue en partage, tu pourras alors l'appliquer à toutes choses ; au contraire, si tu la laisses souffrir d'inanition, elle ne saurait te rendre aucun service. »

Le soir, en revenant de la promenade, Fernand et son père passèrent devant la forge d'un maréchal.

« Arrêtons-nous un moment, dit le père, et observe bien ce que fait cet ouvrier.

– Papa, il souffle le feu de sa forge.

– Et pourquoi souffle-t-il ?

– Pour en obtenir la chaleur nécessaire pour rougir son fer.

– Eh bien ! mon fils, l'esprit est comme le feu : il a besoin d'être continuellement excité pour acquérir toute la force dont il est susceptible ; et l'étude fait absolument sur lui l'effet que produit le soufflet sur le feu. »

Le loup

M^{me} Moreau était fort occupée à écrire, quand sa petite fille Jenny entra tout à coup et se précipita dans ses bras.

« Maman, dit-elle d'une voix si émue qu'on l'entendait à peine, ne couchez pas dans votre chambre ce soir !

– Eh ! pourquoi cela, mon cher ange ?

– Parce qu'il y a un loup dans le fond de votre alcôve.

– Que me dis-tu là, petite folle ?

– Mais, maman, c'est bien vrai », dit la petite en tremblant.

M^{me} Moreau prit sa fille sur ses genoux ; elle l'embrassa et lui dit doucement :

« Est-ce que tu l'as vu, mon enfant ?

– Non, mère ; mais je l'ai entendu.

– Songe donc, ma chérie, qu'il n'y a pas de loups dans les villes et encore moins dans les

chambres ; ils restent dans les grands bois, bien loin, bien loin.

– Maman, il y a un loup dans votre chambre, c'est bien sûr !

– Eh bien, allons l'en chasser toutes les deux ; il ne me fait pas peur, à moi, le loup. »

M^{me} Moreau prit sa petite fille dans ses bras et monta tout doucement jusqu'à sa chambre. Elle entendit en effet une espèce de hurlement sourd, et Jenny, serrant le cou de sa mère entre ses petits bras potelés, se cacha la figure sur son épaule.

M^{me} Moreau alla droit à l'alcôve d'où partait le bruit ; elle découvrit Gaston qui s'était caché pour faire peur à sa petite sœur.

« Gaston, ce que vous faites là est très mal !

– Maman, répondit le petit garçon un peu confus, c'était pour m'amuser.

– Monsieur, il n'y a que les mauvais cœurs qui s'amuse de ce qui tourmente les autres. Vous voyiez votre sœur très effrayée, et vous avez continué ce jeu cruel !

– Pourquoi est-elle assez sotte pour croire qu'il y ait un loup dans l'alcôve ?

– Jenny n'est point sotte, monsieur ; seulement c'est une enfant qui ne peut encore raisonner ; et, comme je ne veux pas auprès de moi d'un garçon qui met son plaisir dans le chagrin de sa sœur, vous passerez demain votre congé tout seul dans votre chambre. »

Contente de peu

« Mon Dieu, grand-mère, que nous te plaignons d'être si mal logée ! Tu n'as ni persiennes, ni rideaux à ta fenêtre, et tes murs sont tout nus. On ne trouve seulement pas chez toi un fauteuil pour s'asseoir ; que tu dois donc te trouver malheureuse !

– Mais pas du tout, mes petits enfants. Quand je travaille à l'ombre, devant ma porte, en face de cette belle pièce de blé que voilà, descendant jusqu'à la verte prairie ; quand je regarde les vignes qui, de l'autre côté de l'eau, vont en montant jusqu'au grand bois, je me trouve bien plus heureuse que si j'étais dans vos belles chambres, qu'il faut toujours tenir fermées afin que l'air n'altère pas la couleur des meubles. Au lieu qu'ici je vois le ciel bleu, et le beau soleil du bon Dieu qui réjouit tout autour de moi. Ça me fait penser plus souvent à lui, et je me sens toute contente. »

Le conseil

Si tu veux être aimé de tout le monde, mon fils, ne répète jamais rien de ce que tu entends dire, et ne parle pas de ce que tu vois faire à chacun. On fuit l'enfant qui rapporte les choses qu'il a entendues, et l'on se tait aussitôt qu'on le voit paraître ; ses parents même s'en méfient, et il est délaissé par tous.

L'obéissance

La nourrice d'Aline lui avait promis de l'emmenner manger du raisin à sa vigne ; mais la mère dit qu'il n'était pas raisonnable de sortir par la grande chaleur. Aline avait si grande envie d'aller avec sa nourrice, qu'elle se mit plusieurs fois en route pour la vigne ; mais elle s'arrêta toujours au détour du chemin, et revint sur ses pas.

À dîner, sa mère lui dit :

« Ma fille, tu as l'air bien satisfait : que t'est-il donc arrivé d'heureux ?

– Maman, je vous ai obéi, quoiqu'il m'en ait coûté beaucoup, et je suis bien plus satisfaite que si j'étais allée à la vigne de ma nourrice.

– C'est que, mon enfant, la satisfaction de la conscience est la première de toutes les satisfactions. »

Le serin

« Tu sembles bien occupée, Emma, et pourtant tu n'apprends pas ta leçon. Dis-moi un peu ce qui se passe dans ta tête ?

– Maman, je regarde mon serin donner la becquée à ses petits. Voyez-les ouvrir le bec, tous à la fois ! Croyez-vous qu'il les appâte régulièrement les uns après les autres, ou bien laisse-t-il prendre la pâture plus souvent à ce petit glouton qui se met toujours devant ses frères ?

– Ma fille, ton serin donne à tous également, parce qu'une mère aime également ses enfants et n'en favorise aucun aux dépens des autres, cette mère fût-elle un oiseau. »

Le feu

« Anaïs, ne touche donc pas ainsi au feu.

– Pourquoi donc, maman ?

– Parce que tu pourrais bien faire sauter un charbon sur ta robe, ce qui est fort dangereux.

– Mais, maman, vous n'en faites pas sauter, vous !

– C'est que j'ai l'habitude d'arranger le feu.

– Mais, maman, je suis fort adroite, je vous assure.

– Eh bien, ma fille, puisque tu raisonnes ainsi, je te défends positivement de toucher au feu. »

Sa mère n'eut pas plutôt quitté la chambre qu'Anaïs voulut refaire le feu, et une bûche roula sur sa robe qui s'enflamma. L'enfant poussa des cris aigus, et l'on vint à son secours : pas assez tôt cependant pour la préserver de toute brûlure. Elle eut une joue fort endommagée, et chaque fois qu'elle se regardait dans un miroir, cette

brûlure lui rappelait qu'une petite fille doit toujours suivre les avis de sa mère.

La prière

Priez avec attention, mes petits amis. Remerciez Dieu qui vous a donné une mère pour le remplacer auprès de vous, qui avez si grand besoin d'être protégés. Il vous a aussi donné un père pour vous procurer tout ce qui est nécessaire à la vie ; puis des belles fleurs pour vous réjouir les yeux et un beau soleil qui leur donne le parfum. N'oubliez jamais que Dieu bénit le petit enfant qui fait bien sa prière.

La petite maman

La femme d'un pauvre jardinier nourrissait deux enfants jumeaux et se désolait de ne pouvoir plus aider à son mari dans ses travaux de jardinage ; car leur famille était nombreuse et ils avaient bien de la peine à la nourrir. La petite Manette, sa fille aînée, qui n'avait que dix ans, lui dit un jour :

« Maman, allez donc travailler avec mon père ; laissez-moi les petits ; j'en aurai grand soin, et je vous les porterai quand ils auront faim. »

En effet, Manette ne quitta plus ses petits frères ; elle les berçait pour les endormir, ou bien elle les promenait l'un après l'autre, enfin, elle leur faisait boire du lait sucré pour ne pas déranger sa mère trop souvent. La pauvre femme, en voyant ses jumeaux si bien soignés, dit à sa fille :

« Manette, mon enfant, le bon Dieu te bénira,

parce que tu es une bonne petite maman pour tes
petits frères. »

Le secours mutuel

En sortant de classe, un grand écolier brutal donna à un écolier petit et faible, nommé Jeannot, un vigoureux coup de poing dans le dos, et l'envoya tomber à quelques pas. Un autre écolier tout aussi fort que le premier battit l'agresseur à son tour, tant il était révolté de sa brutalité. Il s'en alla relever Jeannot, qui étanchait le sang coulant d'une blessure qu'il s'était faite au front en tombant, et il le reconduisit chez son père.

Jeannot conçut une grande amitié pour son camarade Louiset qui avait pris sa défense. Louiset ne savait jamais bien ses leçons, et il était souvent puni. Jeannot, doué d'une heureuse mémoire, et qui apprenait promptement tout ce qu'il voulait, imagina de faire réciter tout haut, phrase par phrase, les leçons à Louiset, jusqu'à ce qu'il les sût ; et il ne se lassa jamais de rendre ce service à son camarade.

Les deux enfants se promirent une amitié

éternelle.

Louiset, n'étant plus puni, prit goût à l'étude, et ne tarda pas à devenir un bon écolier comme son camarade Jeannot.

Le petit malade

Auguste était fort malade, et sa mère veillait auprès de son petit lit. À quelque heure du jour et de la nuit que l'enfant se réveillât, il la trouvait toujours prête à lui donner ce qu'il demandait.

Quand il fut remis un peu de sa maladie, il s'étonna que sa mère eût pu résister à tant de fatigues.

« Mon ami, lui dit-elle, Dieu soutient la mère qui soigne son enfant. »

Le colin-maillard

Les enfants de M. Raynouard invitèrent un de leurs camarades à venir passer la journée avec eux. Après avoir essayé de tous les jeux, on se mit à jouer au colin-maillard. Quand ce fut le tour du camarade d'avoir les yeux bandés, les enfants s'entendirent pour quitter l'endroit où il était, et le laissèrent tout seul, cherchant dans tous les coins sans trouver personne.

M. Raynouard, étant entré, vit le pauvre garçon délaissé ; il lui ôta son bandeau, et l'emmena voir une ménagerie fort belle qui venait d'arriver dans la ville. Les enfants se trouvèrent bien punis de leur malice quand ils revinrent pour se moquer de leur camarade.

La liberté

« Maman, si, comme vous, j'avais la liberté de faire tout ce qui me plaît, je resterais au lit, le matin, au lieu de me lever, comme vous le faites, dès que le jour paraît. Vous n'aimez donc pas à dormir ?

– Si vraiment, mon enfant, et bien souvent j'ai grand besoin de sommeil encore quand je me lève.

– Alors, petite mère, pourquoi vous levez-vous, puisque vous êtes libre de rester au lit ?

– Ma fille, la journée est à peine suffisante pour me permettre de remplir tous mes devoirs ; et si le matin je me levais tard, beaucoup de choses seraient en souffrance ; je ferais donc mal en restant au lit : et l'on n'a jamais la liberté de mal faire. »

Le petit agneau

Julie était une petite fille très pauvre qui demandait l'aumône avec sa grand-mère aveugle ; elles demeuraient toutes les deux dans une vieille étable qu'on leur louait dix francs par an.

Un jour que Julie était allée au bois ramasser des branches mortes, pour faire un peu de feu à sa pauvre grand-mère, elle trouva un joli petit agneau abandonné qui la suivit jusque chez elle. Quand elle eut déposé son bois dans un coin de leur chambre, elle mena l'agneau de porte en porte pour que ceux qui l'avaient perdu pussent le reconnaître : mais, comme il n'appartenait à personne dans le village et qu'on ne savait pas d'où il venait, Julie le garda.

Dès le matin, elle allait lui cueillir un peu d'herbe le long des buissons, avant que sa grand-mère fût levée. Puis elle menait l'agneau par les chemins, en allant chercher son pain dans la

campagne, et le soir elle lui en donnait toujours un peu. Et pourtant la pauvre petite en avait souvent bien juste pour son souper ; mais, quand elle avait partagé avec son cher agneau, elle oubliait qu'elle eût encore faim.

Cette jolie petite bête semblait comprendre la grande amitié de sa maîtresse : elle la suivait partout, et bêlait sans cesse quand elle s'en trouvait éloignée.

Quand Julie était obligée de rester auprès de sa grand-mère, qui était souvent malade, les bergères du village, chacune à son tour, menaient aux champs le petit agneau avec leur troupeau ; et le soir il savait bien revenir tout seul à la porte de sa maîtresse, où il bêlait jusqu'à ce qu'elle la lui eût ouverte.

Pendant l'hiver, l'agneau coucha sur le pied du lit où Julie dormait avec sa grand-mère, et les réchauffa toutes les deux ; ce qui leur fit grand bien, car elles n'avaient pour la nuit qu'une mauvaise couverture tout usée.

Quand vint la Saint-Jean, on tondit l'agneau, qui était devenu une jolie petite brebis. Sa toison

pesa deux livres. Julie pria une de ses voisines qui allait en ville, à la foire, de lui changer cette toison contre une livre de laine filée, avec laquelle elle tricota une paire de bas pour sa grand-mère et une pour elle.

Sa brebis, qui la suivait partout, lui donna, pour la Toussaint, un agneau blanc qui avait la tête noire ainsi que les quatre pattes ; Julie en eut un grand soin, et il devint très beau.

L'année suivante, à la foire de septembre, elle vendit la brebis et son agneau, afin de pouvoir acheter une capote d'occasion pour sa grand-mère qui n'en avait plus, et qui souffrait beaucoup du froid quand elle allait chercher sa vie pendant l'hiver. La pauvre enfant pleura beaucoup quand il fallut se séparer de ses deux chères petites bêtes qu'elle aimait tant ; mais, comme elle aimait encore mieux sa grand-mère, elle essuya ses yeux, ne voulut plus penser à ses agneaux, et elle se trouva très heureuse quand elle vit la bonne vieille bien enveloppée dans la capote qu'on lui avait achetée avec l'argent des deux brebis et celui de leurs toisons, qu'on avait vendues à la Saint-Jean précédente.

Cela n'empêcha pas la pauvre aveugle de mourir aux environs de Pâques. Julie se trouva bien malheureuse d'être seule au monde, et elle ne pouvait se consoler d'avoir perdu sa grand-mère. Mais la maîtresse d'une grosse métairie, qui avait remarqué combien l'enfant s'était montrée soigneuse et attentive pour ses agneaux, pensa que cette petite ferait une bonne bergère : elle lui offrit dix écus de gages, si elle voulait venir en service chez elle. Julie accepta bien vite, et le soir, en faisant sa prière, elle remercia le bon Dieu d'avoir eu pitié d'elle.

Le petit taquin

Francis était un enfant taquin qui était devenu insupportable à tout le monde, et que personne ne pouvait plus souffrir. Il tourmentait continuellement ses frères et ses sœurs, et leur jouait toujours quelque mauvais tour. Tantôt il faisait prendre un bain à une des poupées de ses sœurs, ce qui la ramollissait si bien qu'on ne pouvait plus s'en servir ; une autre fois il mettait un pétard dans le corps d'un cheval de carton appartenant à ses frères, et le faisait sauter en l'air en y mettant le feu.

Si ses sœurs étaient au piano, Francis prenait son tambour et faisait un tapage assourdissant. Ses frères s'occupaient-ils à faire leur devoir, il venait tout doucement prendre le livre dont ils se servaient, et il fallait courir une heure après lui pour le forcer à le rendre.

Quand Francis était à la campagne, il aimait aussi à taquiner les bestiaux et à leur tirer la

queue. Un jour qu'il se laissait traîner par une génisse, ce qui l'amusa beaucoup, la bête perdit patience, et, se retournant promptement, lui fit lâcher prise en lui donnant un coup de corne dans le côté, ce qui le rendit bien malade. Une autre fois, il fut mordu par un dogue qu'il tourmentait depuis une heure.

Depuis ce temps-là, il laissa les bêtes tranquilles ; mais il recommença à taquiner ses sœurs. Le père impatienté le mena dans une pension pour tâcher de le rendre meilleur.

Francis eut un grand chagrin de se voir séparé de sa famille qu'il aimait beaucoup ; car il avait un bon cœur, malgré sa vilaine taquinerie. Quand il fut un peu consolé, il voulut taquiner ses nouveaux camarades ; mais ils ne se laissèrent pas faire, et lui dirent que, s'il recommençait, personne ne jouerait plus avec lui. Francis pensa qu'on lui disait cela pour rire, et recommença ; alors on le délaissa, et il resta seul dans la cour pendant que les autres s'amusaient tous ensemble. Il demeura tristement deux grands mois sans que personne lui parlât. Il comprit enfin qu'il n'avait pas le droit de tourmenter tout

le monde comme il l'avait fait jusqu'alors. Un dimanche, à la promenade, un camarade lui demanda s'il avait encore envie de taquiner. Francis se prit à pleurer en disant que jamais il ne tourmenterait personne ; alors on le reçut dans les jeux ; et, comme au fond il était bon garçon, il se fit aimer de ses camarades, et conserva même parmi eux des amis tout le reste de sa vie.

La petite gourmande

Marianne était si gourmande qu'elle se donnait souvent des indigestions qui la rendaient bien malade. Quand sa mère, qui n'était pas riche, allait à la ville vendre ses fromages, elle avait la faiblesse d'en rapporter quelque friandise à sa petite fille, ce qui l'entretenait dans son vilain défaut. Si on la laissait seule pour veiller au souper qui était sur le feu, elle en mangeait la moitié avant qu'il fût entièrement cuit.

Son père savait que la gourmandise est un défaut qui entraîne souvent les enfants au mensonge et au vol. Il l'avait corrigée plus d'une fois ; mais la mère était très faible : elle demandait grâce en pleurant ; et cet homme, qui aimait beaucoup sa femme, n'avait pas le courage de lui faire de la peine. Il ne savait pas que Marianne avait déjà pris plus d'une fois des fruits dans les jardins du voisinage. On le lui avait caché pour ne pas le désoler, car on le connaissait

pour un très honnête homme.

Un jour, une des voisines appela Marianne pour garder sa petite fille, qui n'avait que huit mois, pendant qu'elle irait laver son linge à la rivière. Marianne était très obligeante et y alla tout de suite ; elle prit l'enfant sur ses genoux et lui chanta une jolie chanson pour l'amuser.

Marianne, voyant un pot devant le feu de la voisine, voulut savoir ce qui était dedans. Elle le découvrit et sentit une bonne odeur de pruneaux. Comme elle aimait beaucoup les pruneaux cuits, elle eut grande envie d'y goûter ; cependant elle se dit qu'elle ne devait pas toucher au repas de cette femme en son absence ; mais, poussée par sa gourmandise, elle pensa qu'en mangeant deux ou trois pruneaux, elle ne ferait pas grand tort au souper de la voisine. Elle prit la cuiller qui était auprès du pot ; au moment de la plonger dedans, elle entendit en elle-même une voix qui lui disait qu'elle allait faire un grand péché, et qu'il y avait autant de mal à voler peu de chose qu'à en voler beaucoup. Alors elle se mit à chanter encore et à faire sauter la petite fille ; pourtant ses yeux ne quittaient pas le pot, qui était resté découvert.

Enfin l'odeur la tenta si bien qu'elle ne résista plus ! Ayant pris la cuiller, elle la remplit de pruneaux bien appétissants et souffla dessus pour les faire refroidir. Au même moment, elle entendit la voisine qui revenait de la rivière ; au lieu de remettre les pruneaux dans le pot, la gourmande les mit dans sa bouche et posa bien vite la cuiller à sa place, après avoir recouvert le pot. Marianne rendit l'enfant à la mère et courut chez elle, sans répondre à cette femme qui lui criait : « Ne t'en vas donc pas si vite ! petite, tu vas souper avec nous ; j'ai un plat de ces bons pruneaux que tu aimes tant ; reste donc ! »

Mais Marianne ne tourna même pas la tête, car les pruneaux qu'elle avait dans la bouche la brûlaient si fort qu'elle en pleurait. Elle rentra chez elle rouge comme la crête d'un coq, et cracha bien vite les pruneaux dans les cendres du foyer ; puis elle courut s'emplir la bouche d'eau fraîche pour apaiser le grand mal qu'elle ressentait, car elle s'était brûlée jusqu'à la chair vive.

Sa mère, après l'avoir bien grondée, la mit au lit et dit à tout le monde que Marianne avait la

fièvre : ce qui, du reste, était vrai ; pour rien au monde, elle n'aurait voulu qu'on sût que sa fille avait volé des pruneaux. La petite gourmande resta quatre jours sans pouvoir ni manger ni parler, et pendant plus d'une semaine elle ne vécut que de bouillie.

Marianne supplia sa mère de ne jamais dire à son père ni à personne la cause de sa maladie.

Cette aventure lui causa tant de honte, qu'elle se corrigea entièrement ; et, quoiqu'elle souffrît beaucoup, son mal la tourmentait moins encore que la crainte qu'on ne vînt à en connaître la cause.

Le petit glorieux

Jacques était le fils d'un gros fermier qui passait pour être un des plus riches du village. Il était orgueilleux et croyait que tous les autres enfants devaient lui être soumis. Il leur reprochait leur pauvreté, et se moquait fort de leurs habits rapiécés, disant qu'il aimerait mieux aller tout nu que de porter de pareilles guenilles. Il vantait sans cesse les belles juments de son père et ses bonnes vaches, faisant grand mépris des ânes et des chevaux des petits cultivateurs ses voisins. Quand toutes les vaches se trouvaient à l'abreuvoir, à la fin de la journée, il comparait les siennes à celles de ses camarades, et se plaisait à leur faire remarquer combien ses bêtes étaient plus belles que les leurs.

Les enfants du village ne l'aimaient guère ; et, comme il était trop insolent et qu'il les humiliait plus que de coutume, ils le renvoyaient et ne voulaient pas jouer avec lui. Alors Jacques leur

disait :

« Je veux m'amuser avec vous, moi ! si vous me renvoyez de votre jeu, je dirai à mon papa, qui fait tout ce que je veux, de ne plus faire travailler vos pères. »

Comme les pauvres petits le connaissaient capable de leur faire cette méchanceté, et qu'ils savaient d'ailleurs combien leurs pères avaient besoin de gagner de l'argent, ils se soumettaient à tous ses caprices.

Une année, il survint un terrible orage au temps de la moisson. Le tonnerre tomba deux fois sur la ferme du père de Jacques pendant la nuit, et y mit le feu. On s'en aperçut trop tard pour sauver le bétail qu'on ne put jamais faire sortir des étables. Les moutons, les vaches et deux des belles juments du fermier y périrent. Le pauvre homme se donna beaucoup de mal pendant cet incendie ; il s'agita autour d'une grosse meule de blé qui n'était pas encore achevée et qui brûla presque tout entière. Il eut chaud et froid et gagna une pleurésie dont il mourut au bout de quinze jours, entièrement ruiné, et ne laissant rien à ses

enfants. Sa femme, ne pouvant plus les nourrir, dut les mettre en condition ; et Jacques, à douze ans, n'ayant encore jamais rien fait, fut placé comme vacher dans la famille du petit garçon qu'il avait le plus souvent mortifié à cause de ses habits rapiécés.

Cet enfant avec qui Jacques avait fait tant le glorieux s'appelait Pierre. Il avait un bon cœur, et voyant combien Jacques avait de chagrin de porter de vilaines blouses, il ne lui parlait jamais de son ancienne vanité. Il se battait même avec les camarades qui, bien souvent, en voyant Jacques passer menant ses vaches à l'abreuvoir, criaient après lui :

« Hé ! le glorieux qui est à la queue des vaches !

« Hé ! le glorieux qui a des sabots percés !

« Hé ! dis donc, glorieux ! qu'as-tu fait de tes belles juments ? »

Jacques ne leur répondait pas, sentant bien qu'il avait mérité qu'on le raillât ainsi ; mais il fut touché de la grande bonté de Pierre qui prenait sa défense, et pourtant Jacques l'avait souvent

humilié ! Ce qui n'empêchait pas l'autre de le traiter plutôt en frère qu'en domestique. Le malheur le rendit doux et humble. Il pensa beaucoup à tout ce qui lui était arrivé, et finit par se trouver heureux dans sa pauvreté, parce qu'il se sentait débarrassé de toute la vanité qui emplissait son cœur auparavant ; et aussi parce qu'on commençait à l'aimer dans le village.

Les tartelettes

Pierrette avait une marraine qu'elle aimait beaucoup. Elle allait la voir de temps en temps, et il fallait une heure pour aller jusque chez elle, et une heure pour en revenir ; mais Pierrette avait tant de plaisir à voir sa marraine qu'elle ne se plaignait jamais de la longueur du chemin.

Le père de Pierrette avait des pigeons qui eurent de si jolis petits, que l'enfant voulut en élever elle-même une paire, afin de les offrir à sa marraine le jour de sa fête. Quand ils mangèrent seuls, elle les plaça dans le cabinet où elle couchait. Elle en eut tant de soin qu'en peu de temps ils furent apprivoisés. Ils venaient manger dans la main de leur petite maîtresse, et la suivaient quand elle allait dans son jardin. S'ils volaient sur le toit de la maison, ils venaient se poser sur son épaule ou sur son bras aussitôt qu'elle les appelait.

Vers la Saint-Pierre, les petits pigeons étaient

dans toute leur beauté ; leur cou changeait de couleur au moindre mouvement qu'ils faisaient ; celui du mâle était tantôt bleu, tantôt rouge et puis violet ; la petite femelle avait des couleurs moins foncées : elle était rose et verte, puis lilas ; enfin, rien n'était plus joli à voir que ces deux petits animaux.

La veille de la fête de sa marraine, Pierrette mit ses plus beaux habits et fit un gros bouquet des plus belles fleurs de son jardin ; puis elle partit toute seule, pour aller lui porter les pigeons.

Elle trouva grande compagnie chez sa marraine, à qui l'on avait donné beaucoup de biscuits et de gâteaux pour sa fête. Toute la famille était à table, et Pierrette fut comme honteuse de se trouver au milieu de tant de monde.

La marraine trouva les pigeons charmants ; elle embrassa Pierrette et la fit placer auprès d'elle, afin qu'elle goûtât de toutes les bonnes choses qui étaient sur la table.

Quand la petite voulut s'en retourner chez sa mère, on lui donna trois tartelettes : une pour elle,

et les deux autres pour ses petits frères. On les enveloppa dans un papier très propre, et Pierrette les porta à la main.

En passant le long du ruisseau, Pierrette trouva quatre petits garçons qui pêchaient des écrevisses. Elle ne s'arrêta pas pour les regarder, parce que sa maman lui avait défendu de parler aux petits garçons et de jouer avec eux. Le plus grand des quatre, qui avait bien douze ans, lui dit :

« Tu es bien fière, toi ? Pourquoi ne nous dis-tu rien en passant ? »

Pierrette ne répondit pas et continua son chemin.

« Vois-tu bien cette demoiselle qui ne nous répond seulement pas ? dit un autre en la suivant. Qu'est-ce qu'elle porte donc dans sa main ? » Et comme Pierrette marchait toujours sans rien dire :

« Je la ferai bien parler, moi », dit un tout petit.

Alors Pierrette, qui commençait à avoir peur, se mit à courir de toutes ses forces. Les gamins la poursuivirent en lui jetant de la boue d'abord,

puis des pierres ; et comme elle ne s'arrêtait pas, le plus grand, courut plus fort qu'elle et se mit en travers de son chemin.

« Tu vas me donner ce que tu tiens là, dit-il, et tout de suite ! »

Pierrette se mit à pleurer.

Le plus petit de la bande, qui en était aussi le plus mauvais, lui arracha le papier et l'ouvrit.

« Tiens ! tiens ! des tartelettes ! où les a-t-elles volées, cette pleurnicheuse ?

– Je n'ai pas volé les tartelettes, dit Pierrette, c'est ma marraine qui me les a données.

– Ah ! ah ! tu as donc retrouvé ta langue cette fois.

– Rendez-moi mes tartelettes ; c'est pour mes petits frères, ma marraine l'a dit.

– Ça m'est bien égal, dit un des petits drôles : ça ne m'empêchera pas de les manger.

– Ni moi non plus, ajouta le plus petit ; je me moque pas mal de ta marraine, de tes frères et de toi. »

Pierrette, bien désolée de n'avoir plus ses

tartelettes, continua son chemin en tournant la tête de temps en temps pour voir ce qu'elles deviendraient.

Les méchants enfants ne tardèrent pas à se disputer, car chacun voulait avoir une tartelette ; et comme il n'y en avait que trois et qu'ils étaient quatre, cela n'était pas possible ; ils se les arrachèrent et les eurent bientôt mises en miettes ; puis ils finirent par se jeter des pierres ; l'un d'eux fut blessé au front. Quand Pierrette vit le sang du vilain enfant couler, elle ne pensa plus à ses tartelettes et elle plaignit le pauvre blessé ; puis elle comprit combien sa mère avait raison en lui disant que les méchants ne s'accordent jamais entre eux.

La petite curieuse

Marie était une bonne petite fille. Elle aimait bien sa maman, pauvre veuve qui n'avait qu'elle pour consolation. Elle était charitable et travailleuse, et eût été parfaite sans un vilain défaut qui la faisait détester de tout le voisinage : elle était si curieuse, qu'elle s'arrangeait toujours de façon à savoir tout ce qui se faisait ou se disait autour d'elle.

Sa mère, étant couturière, recevait souvent chez elle des dames qui venaient pour essayer leurs robes ; comme elles ne voulaient pas se déshabiller devant l'enfant, on la renvoyait dans la chambre voisine, ce qui n'arrangeait pas Marie. Aussi la petite curieuse mettait l'oreille à la porte pour tâcher d'entendre ce que l'on disait.

La maman de Marie s'étant aperçue qu'elle écoutait aux portes, en avait un grand chagrin ; car elle sentait que si sa fille ne se corrigeait pas, personne ne l'aimerait quand elle serait grande.

Elle essaya de lui faire comprendre qu'il était presque aussi malhonnête de surprendre les secrets des gens malgré eux que de prendre leur bourse, parce que leurs secrets sont à eux seuls aussi bien que leur argent.

Marie allait aussi chez les voisins pour tâcher de savoir leurs affaires, et souvent elle y était fort mal reçue. Elle rentrait toute chagrine quand on l'avait mise à la porte des maisons où elle venait épier ce qui s'y faisait ; elle se promettait de n'y plus retourner, mais sa grande curiosité lui faisait bien vite oublier les affronts qu'elle avait reçus.

Un jour, un monsieur vint chez la couturière et demanda à parler à elle seule. Il voulait qu'elle fît une belle robe pour la fête de sa femme, et tenait à ce qu'on ne sût rien de la surprise qu'il lui ménageait.

On renvoya Marie, à son grand regret ! Quand elle fut seule dans l'atelier, car les ouvrières étaient allées goûter, elle se rapprocha tout doucement de la porte qui n'était pas tout à fait fermée, afin de savoir ce qu'on avait à dire à sa maman.

Le monsieur, qui avait déjà commencé à parler, s'aperçut, en tournant la tête, que la porte était restée entrouverte, et il se leva pour l'aller fermer. Il ne l'eut pas plutôt tirée à lui qu'un cri terrible, parti de l'autre chambre, la lui fit rouvrir aussitôt, et il trouva l'enfant étendue par terre et sans connaissance. C'est que Marie avait le doigt dans la fente de la porte quand on l'avait fermée, et son doigt avait été écrasé.

On alla chercher un médecin ; Marie souffrait beaucoup, et son doigt fut plus de trois mois à guérir.

Quand Marie sentait sa curiosité revenir, elle regardait son doigt qui était plus court que les autres et n'avait plus d'ongle ; elle perdait bien vite alors l'envie de la satisfaire. Comme cette enfant ne s'inquiétait plus des affaires du voisinage et qu'elle restait chez elle à travailler, on ne tarda pas à l'aimer autant qu'on la haïssait auparavant ; car elle était très bonne fille. Marie se trouva si heureuse qu'elle remercia Dieu de l'avoir corrigée, quoique la punition eût été un peu rude et qu'elle dût s'en ressentir toute sa vie.

L'enfant trouvé

La grande Nannon, demeurant à Issoudun, dans le faubourg des Minimes, était infirme de la main gauche et ne pouvait travailler pour gagner sa vie. Mais comme elle avait du cœur, au lieu d'aller demander l'aumône, elle prenait des enfants de l'hôpital en sevrage quand on les retirait de nourrice. Elle en avait toujours trois ou quatre, et elle les soignait comme si elle eût été leur propre mère. Quand ils avaient sept ans, elle les reconduisait au grand hôpital de Châteauroux, parce qu'on ne voulait plus payer pour eux à cet âge. Chaque fois qu'il fallait rendre un de ces petits orphelins, la pauvre Nannon avait un grand chagrin. Elle les embrassait en pleurant et s'en retournait le cœur bien gros.

Un jour, on lui apporta un petit garçon de sept mois dont la nourrice venait de mourir. Il était si maigre, si chétif, que l'on pouvait croire qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre. La grande

Nannon le soigna nuit et jour avec tant d'attention, elle lui fit de si bonnes soupes et de si bonnes bouillies, que la pauvre petite créature se remit et devint un beau petit garçon Il s'appelait Louis, et il était si gentil, si bon, il aimait tant sa maman Nannon, qu'elle n'eut pas le courage de s'en séparer. Quand il eut sept ans, et que les inspecteurs vinrent le vérifier pour l'envoyer au grand hôpital, l'enfant s'attacha au cou de la grande Nannon et la supplia de ne pas le rendre. « Ma chère maman, lui disait-il, gardez-moi ! je gagnerai bien ma vie, et je ne vous coûterai rien ! » La grande Nannon, qui l'aimait plus que tout au monde, dit qu'elle mourrait si on lui ôtait son petit Louis.

On la conduisit donc à la mairie, où elle prit l'engagement de garder l'orphelin gratis et de lui fournir tout ce qui lui serait nécessaire jusqu'à vingt et un ans. L'enfant lui sauta encore au cou quand il fut bien sûr de ne pas la quitter, et il faisait mille folies, tant il était aise ! « Soyez tranquille, maman Nannon, je vous gagnerai beaucoup d'argent quand je serai grand ! et, en attendant, je vous aiderai à soigner les petits

frères et les petites sœurs qu'on vous enverra de l'hôpital. »

Louis alla à l'école avec les autres enfants ; et comme il avait grande envie de faire plaisir à sa mère, il apprit très vite à lire et à écrire. Il employait le temps qu'il ne passait pas en classe à faire les commissions de la maman Nannon et à ramasser le fumier dans les rues. Nannon le vendait deux fois l'an, ce qui aidait à payer son loyer. Les camarades de Louis refusaient souvent le dimanche de jouer avec lui, parce qu'il ne voulait jamais s'amuser dans la semaine. Il y en avait un surtout qui le rebutait toujours et l'appelait *enfant trouvé*, pour lui faire de la peine. Il était jaloux de voir qu'un petit garçon si pauvre fût plus savant que lui. S'il le rencontrait le dimanche à la sortie de la messe, ou bien sur la promenade, il criait après lui : « Hé ! l'enfant trouvé ! hé ! l'enfant trouvé ! »

Louis pleurait quelquefois en entendant cela, mais il ne répondait jamais rien.

Un jour de fête, Louis, en sortant de vêpres, alla, comme tout le monde, se promener au

débarcadère qui est tout auprès de la rivière. Un cheval qui venait de l'abreuvoir s'échappa et prit le galop. Tout le monde eut peur : on se jeta de tous côtés, et l'on se bouscula si bien que plusieurs personnes tombèrent à l'eau. Au milieu des cris de la foule, Louis crut reconnaître la voix du mauvais camarade qui l'injurait toujours. Il courut au bord de la rivière et le vit qui se débattait dans l'eau et criait de toutes ses forces : « À moi ! je vais me noyer, je me noie ! »

Louis descendit au bord de l'eau ; là, il quitta ses habits, et comme il savait parfaitement nager, il se jeta dans la rivière et rattrapa le gamin qui déjà se laissait aller au fil de l'eau, et qui n'eût pas tardé à passer sous la roue du moulin. Il le ramena à terre et se rhabilla. Tout le monde applaudit au courage de ce généreux enfant ; mais ses autres camarades, qui étaient là aussi, lui dirent :

« Tu es, ma foi, bien bon de t'être exposé pour lui, qui ne sait te dire que des injures !

— Et sa pauvre mère qui aurait eu tant de chagrin, vous n'y pensez donc pas, vous autres ?

répondit Louis. D'ailleurs, M. le curé nous dit souvent à l'église qu'il faut rendre le bien pour le mal. »

Quand Louis eut remis ses habits, il reconduisit le pauvre garçon qu'il venait de sauver, lequel était si transi de froid et de peur qu'il avait bien de la peine à marcher.

Le père de l'enfant, habile tanneur, fut bien heureux d'apprendre que son fils avait échappé à un si grand danger, et voulut garder Louis à souper. Son camarade lui dit :

« Sois tranquille, mon Louis, je ne te tourmenterai plus ; tu m'as donné là une fameuse leçon, va ! je veux être bon comme toi, et je veux aussi m'appliquer à l'école pour y avoir de bonnes places. »

Il tint parole. On le voyait toujours avec Louis qui soupaient chez le tanneur tous les dimanches. Quand ils eurent fait leur première communion et qu'ils purent quitter l'école, le tanneur apprit gratuitement son métier à Louis, qui ne tarda pas à gagner quelque chose, et les deux enfants restèrent bons amis et ne se brouillèrent jamais.

La petite Louise

La petite Louise se levait tous les jours, l'été, avant le soleil ; elle menait sa vache au communal des Brosses avec les autres petites filles du bourg de Nohan, et avec les petits pâtres. Elle y rencontrait les enfants des hameaux de la commune.

Tantôt tous ces enfants jouaient ensemble, tantôt ils se disputaient et criaient de toutes leurs forces. Louise ne criait ni ne se disputait jamais. C'était une petite fille fort douce, aimant bien ses parents, à qui elle obéissait en toutes choses et sans jamais murmurer. Elle avait entendu dire au curé qui desservait Nohan que le bon Dieu aime les enfants qui honorent leurs parents, et que ceux qui se conduisent bien envers eux sur cette terre en sont récompensés dans le ciel.

Louise passait pour la meilleure petite fille de Nohan, et toutes les mères la donnaient pour exemple à leurs enfants.

Un jour qu'elle faisait paître sa vache avec les autres sur le communal, un petit garçon du village de Villiers se mit à pleurer parce qu'un chien avait emporté son déjeuner, ce qui fit rire tous les autres pâtres, qui se moquèrent du pauvre enfant. La petite Louise lui fit signe de venir auprès d'elle. Elle l'emmena du côté du bois, et elle lui donna la moitié de son pain et de son fromage, afin qu'il ne souffrît pas trop de la faim en attendant qu'il ramenât sa vache à l'heure de midi. Louise était toujours si bonne, que tous les petits garçons et les petites filles qui allaient aux champs avec elle l'aimaient de tout leur cœur.

Louise, au lieu de battre sa vache pour la faire marcher, ou bien de la tirer à la corde, la traitait avec beaucoup de douceur et s'en faisait obéir rien qu'en lui parlant ; aussi la pauvre bête s'était si bien accoutumée à la voix de l'enfant, qu'elle la reconnaissait du plus loin qu'elle l'entendait.

Quand Louise avait besoin de son chien, elle ne criait point après lui comme faisaient ses petits camarades pour se faire obéir des leurs, et elle ne lui jetait jamais de pierres ; mais elle le tenait toujours auprès d'elle, et surtout elle ne le laissait

pas aboyer après les passants.

Tout en gardant sa vache, la petite Louise était toujours occupée ; tantôt elle filait, tantôt elle tricotait, et quelquefois elle teillait du chanvre. Cela ne l'empêchait pas d'observer quelles étaient les herbes que sa vache mangeait avec le plus de plaisir. Elle s'aperçut que quand elle avait brouté beaucoup de pissenlits et de chicorée sauvage, son lait était meilleur, qu'elle en donnait une plus grande quantité, que la crème était plus épaisse, et, enfin, que le beurre avait un très bon goût.

Quelquefois sa mère l'emmenait au marché de Graçay, où elle allait vendre ses denrées. Louise écoutait avec attention tout ce qui se disait autour d'elle. C'est ainsi qu'elle apprit que le beurre fait avec de la crème fraîche est préférable à tout autre, et se conserve bien plus longtemps sans rancir, surtout s'il est bien lavé. Elle retint le nom des femmes qui avaient la réputation de vendre le beurre de première qualité et les meilleurs fromages, et elle se promettait bien d'être citée à son tour quand elle serait grande ; car elle avait remarqué que les personnes qui sont connues

pour bien soigner leurs denrées les vendent promptement, et peuvent retourner à leur maison dans la matinée ; tandis que les autres attendent jusqu'à la fin du marché, et ne rentrent chez elles que le soir, souvent même sans avoir rien vendu.

Louise était très propre et très rangée, ce qui est une grande qualité pour une femme. Elle raccommodait ses habits elle-même et n'y laissait jamais la moindre déchirure ; elle les entretenait également dans une grande propreté ; aussi paraissait-elle mieux habillée que les autres petites filles du bourg, quoiqu'elle eût des robes neuves moins souvent qu'elles.

Malheureusement, il n'y a pas d'école à Nohan, et Louise ne put apprendre ni à lire ni à écrire, quoiqu'elle en eût grande envie ; mais elle s'apprit à compter toute seule avec des petits cailloux, et elle s'amusait souvent, ainsi qu'une autre petite fille, à voir qui compterait le mieux de l'une ou de l'autre. Elle avait écouté avec attention les gens qui comptaient les gerbes ou les fagots. Quand elle put aller jusqu'à cent, elle compta par deux, par trois, par quatre, et si bien qu'elle se mit en état de comprendre tous les

comptes que l'on faisait devant elle.

Enfin, M. le curé ayant entendu parler des bonnes dispositions de Louise et de son bon caractère, la fit venir chez lui chaque jour, à l'heure où elle ramenait sa vache à l'étable, et lui apprit à lire et à écrire. Il lui fit faire ensuite sa première communion et en fut toujours très satisfait.

Le petit berger

Le petit Sylvain gardait son troupeau sur un communal qui était tout entouré de bois. Il menait paître ses brebis avec leurs agneaux, ainsi qu'une chèvre et sa biquette. Il y avait des loups dans les grands bois qui entourent le pâturage, et ces mauvaises bêtes emportaient souvent quelques-uns des bestiaux qui paissaient sur le communal ; aussi les petits pâtres s'exerçaient-ils à lancer des pierres pour atteindre le loup quand il viendrait prendre un de leurs moutons.

Un soir que Sylvain était resté aux champs après les autres, parce qu'il ne pouvait rattraper sa biquette qui courait comme une folle, un jeune loup sortit tout doucement du bois, s'approcha du petit troupeau et prit un bel agneau qui s'était un peu éloigné des autres. Sylvain, tout en criant *au loup !* de toute sa force, ramassa des pierres et les lança si bien qu'il fit grand mal à cette méchante bête, sans pourtant pouvoir lui faire lâcher

l'agneau qui bêlait après sa mère ; la pauvre brebis courait de ci, de là, sans oser approcher. Sylvain ne perdit pas courage ; il excita son chien à courir sus au loup, pendant qu'il cherchait une grosse pierre pour la lui lancer ; ce coup-là fut visé si juste, que la bête se mit à hurler de douleur ; et, comme elle ouvrit la gueule, l'agneau tomba par terre. Sylvain courut ramasser le pauvre petit, pendant que le loup rentrait dans le bois sans se presser.

Le berger rapporta l'agneau sur son dos, et il raconta à son maître comment le loup avait bien manqué de le lui emporter.

Son maître lui dit qu'il était un brave enfant, n'ayant peur de rien ; et que, puisqu'il défendait si bien son troupeau, il augmenterait ses gages à la Saint-Jean prochaine.

Une autre fois, comme Sylvain traversait le village pour mener ses bêtes à l'abreuvoir, sa biquette eut peur d'un chien ; elle fit un bond de côté, mais si haut, qu'elle tomba dans un puits qui était au bord du chemin. Sylvain appela sa cousine Marie qui demeurait tout proche, et la

pria de garder ses bestiaux un moment. Puis il alla chez son parrain chercher une corde, et il lui demanda s'il voulait bien venir l'aider à repêcher son cabri.

En regardant au fond du puits, ils y aperçurent la pauvre petite bête qui essayait de grimper le long de la muraille et qui criait comme un petit enfant.

Sylvain passa autour de son corps la corde qu'il avait prise chez son parrain ; ensuite il l'attacha au puits, et il pria son parrain de le descendre comme il ferait pour un seau.

« Mais, mon garçon, dit le parrain, si la corde venait à se casser, tu te ferais grand mal.

– N'ayez pas peur, parrain ; d'ailleurs, ne faut-il pas qu'un berger risque quelque chose quand il s'agit de sauver une de ses bêtes ? Un bon berger ne doit pas souffrir qu'il se perde une seule tête de son troupeau. »

Le parrain descendit l'enfant dans le puits ; quand Sylvain voulut prendre la biquette, elle se débattit, et il eut beaucoup de mal à la mettre sur son dos ; enfin, il y réussit et cria de le retirer. Le

parrain amena sur le bord du puits le berger et sa chèvre.

La maîtresse de Sylvain fut très contente de ce qu'il avait sauvé sa biquette qu'elle aimait beaucoup. Elle lui dit que, puisqu'il avait si grand soin de son troupeau, elle allait lui faire elle-même deux chemises de la toile que le tisserand venait de lui rapporter, ce qui rendit le petit berger fort content.

La petite Fanchette

La petite Fanchette allait souvent chez la mère Desloges, sa voisine, qui vivait toute seule dans une petite maison. La pauvre vieille avait deux poulettes qui couchaient dans une corbeille sous son lit, et qui pondaient presque tous les jours. Quand elle avait une douzaine d'œufs, elle allait les vendre à la ville ; et de l'argent qu'elle en retirait elle achetait du sel, de la chandelle et un peu de graisse pour mettre dans sa soupe. Aussi était-il bien rare que la mère Desloges mangeât de ses œufs ; il fallait pour cela qu'elle n'eût rien du tout dans sa maison.

Un jour, Fanchette entra chez cette vieille femme, justement à l'instant où sa poule blanche venait de pondre un bel œuf : elle le regarda bien longtemps, car il lui faisait grande envie ; enfin, elle le prit, après avoir tourné les yeux de tous côtés, pour voir si elle était bien seule dans la chambre. Elle avait à peine eu le temps de mettre

cet œuf dans sa poche, que la mère Desloges rentra. La bonne femme alla chercher dans la corbeille où ses poules pondaient, car elle avait entendu chanter la blanche ; et elle fut bien étonnée de ne pas y trouver son œuf. La pauvre vieille appela Fanchette qui se hâtait de sortir, et lui demanda si elle savait où sa poule avait pondu. Fanchette répondit qu'elle n'en savait rien ; mais, en faisant ce mensonge, elle était toute rouge. La mère Desloges ne le vit pas, parce qu'elle était occupée à chercher l'œuf de sa poule dans tous les coins de la maison.

Fanchette, qui avait grande envie de manger l'œuf qu'elle avait pris, retourna chez elle pour le faire cuire ; mais ce lui fut impossible, parce que sa mère ne quitta pas la maison, et qu'elle lui aurait demandé où elle avait pris cet œuf. Elle commençait à en être bien embarrassée, quand ses petites cousines vinrent pour s'amuser avec elle. En jouant, elles la poussaient, la secouaient, comme font les enfants quand ils sont ensemble ; mais Fanchette, au lieu de rire comme à l'ordinaire et de courir avec ses cousines, ne voulait pas qu'on la touchât, tant elle avait peur

de casser l'œuf qui était dans sa poche. Elle se fâchait aussitôt que l'on approchait d'elle, et repoussait ses cousines, qui lui demandèrent pourquoi elle était de si mauvaise humeur.

Fanchette ne tarda pas à se repentir d'avoir volé cet œuf, car elle avait eu le temps de penser à la mauvaise action qu'elle venait de faire. Elle résolut de le remettre dans la corbeille où elle l'avait pris ; mais la mère Desloges ne sortit point de chez elle ; et, pour rien au monde, Fanchette n'eût voulu qu'elle lui vît cet œuf entre les mains. Elle attendit, pensant qu'elle pourrait profiter d'un instant où la vieille femme serait hors de sa maison, pour y entrer sans en être vue. La mère Desloges sortit en effet, mais elle ferma sa porte et emporta la clef.

Elle s'en vint chez la mère de Fanchette, qu'on appelait la *Nanne*, et lui raconta ce qu'on lui avait fait. « Et justement, dit-elle, j'avais compté sur cet œuf pour faire mon souper, car je n'ai rien à manger avec mon pain.

– Un œuf n'est pas grand-chose, dit la Nanne ; mais il faut être bien méchant pour le prendre à

une pauvre femme comme vous. Ce n'est pas ma Fanchette qui ferait une chose pareille.

– Je le crois bien, répondit la mère Desloges. Ce n'est pas chez de braves gens comme vous qu'il se trouve des voleurs. »

Fanchette, qui entendait cela, ne savait où se mettre, tant elle avait de honte de se trouver voleuse. La journée se passa sans qu'elle pût remettre l'œuf où elle l'avait pris.

Le soir, son père déchargea une voiture de foin qu'il ramenait du pré, et il l'appela pour venir entasser le fourrage. Il fallut bien qu'elle montât à l'échelle. Quand elle fut dans le fenil, elle foula tout doucement de peur de casser l'œuf qui était dans sa poche et qui lui pesait plus que s'il eût été de pierre. Son père impatienté lui dit :

« Va donc un peu plus fort et ne prends pas tant de précautions pour fouler mon foin ; on dirait, en vérité, que tu marches sur des œufs et que tu crains de les casser. »

Fanchette sentit la honte l'étouffer, car elle crut que son père lisait sur son front que c'était elle qui avait pris ce malheureux œuf. Jean, son

grand frère, qui la croyait de mauvaise humeur, imagina, pour la faire rire un peu, de la jeter sur le foin. Elle tomba précisément sur la poche où était l'œuf, qui se cassa et coula tout le long de sa jambe. Elle se mit à pleurer bien fort, car elle comprit que son vol allait être découvert.

« Je suis sûr, Jean, que tu as fait mal à cette petite, dit le père.

– Ce n'est pas possible, mon père ; il y a plus de quatre pieds de foin sur le plancher, et il ne s'y trouve pas le moindre morceau de bois.

– Pourquoi pleures-tu comme ça, Fanchette ? Voyons, réponds-moi donc. »

La petite fille ne répondit pas et continua de pleurer. Son père, effrayé, la descendit et la conduisit à sa femme, en lui disant de voir pourquoi leur fille se désolait ainsi.

La mère prit Fanchette sur ses genoux et lui demanda si elle souffrait ; et, comme l'enfant pleurait toujours sans répondre, sa mère l'embrassa pour la consoler, et voulut la déshabiller, afin de s'assurer qu'elle n'avait aucun mal ; mais elle n'en put venir à bout.

« Il y a quelque chose là-dessous, dit-elle : Fanchette, tu vas me le dire tout de suite. »

Et, tout en disant cela, elle ôta la robe de l'enfant malgré ses cris. Quand la robe fut enlevée, la Nanne vit le jupon de la petite fille mouillé d'un côté, ainsi que la poche, qui était toute jaune. Elle retourna cette poche et y trouva les coquilles de l'œuf. Alors elle devina que c'était sa fille qui avait pris celui de la mère Desloges.

« Comment, Fanchette, lui dit-elle, tu as pris l'œuf de cette pauvre femme ! Tu as volé, toi, la fille d'honnêtes gens qui n'ont jamais fait parler d'eux ! Tu vas aller tout de suite lui avouer ta faute et lui demander pardon, en lui portant un œuf frais de nos poules.

– Ma chère maman, je n'oserai jamais ! dit Fanchette en joignant les mains et en pleurant toujours.

– Tu as bien osé lui prendre son œuf ! Quand on a le mauvais courage de faire le mal, il faut avoir le bon courage d'en demander pardon.

– Mais elle ne voudra plus me laisser entrer

dans sa maison ?

– Et elle fera bien. Mais quand même elle ne saurait pas que c'est toi qui as pris son œuf, je ne te laisserai plus aller chez elle, moi qui sais maintenant qu'on ne peut pas avoir confiance en toi. Je vais te rhabiller, et tu y viendras avec moi. »

La Nanne traîna plutôt qu'elle ne mena sa fille chez la mère Desloges, qui, en l'entendant crier comme si on l'eût battue, demanda ce qu'elle avait.

« Elle pleure de honte, parce que c'est elle qui a pris votre œuf, dit la Nanne, et elle vient vous en demander pardon. Moi, je vous apporte un autre œuf, et je vous supplie de ne point parler de tout cela dans le village, car les enfants ne voudraient plus souffrir Fanchette et l'appelleraient voleuse. Surtout n'en soufflez mot au père ! il la battrait, lui qui tient tant à l'honneur, et il ne lui pardonnerait jamais d'avoir volé. »

La mère Desloges pardonna à Fanchette, et ne parla jamais à personne de cette mauvaise action.

Dans la suite, quand la mère de Fanchette sortait de la maison, et lui disait :

« Sors avec moi ; je ne veux pas te laisser seule, car je n'ai point oublié l'affaire de l'œuf. »

Fanchette répondait :

« Soyez tranquille, maman, je ne veux rien prendre, allez ! j'aimerais mieux mourir de faim ; la faim fait moins de mal que l'idée d'avoir fait une faute. J'ai été trop malheureuse pendant toute la journée où j'avais cet œuf dans ma poche, pour l'oublier jamais. »

L'enfant avisé

Depuis deux jours, Vincent Vermont avait quitté sa cabane, bâtie sous un rocher qui lui servait d'abri. Il guidait les voyageurs qui voulaient gravir une haute montagne, et sa femme, Thérèse, était restée seule avec Léonard, leur fils unique, qui avait dix ans.

Le matin, Thérèse se leva de bonne heure ; après avoir trait ses vaches et les avoir conduites au pâturage sur la montagne, elle porta son lait à la fromagerie communale.

Léonard, qui était resté au lit, fut éveillé par un bruit épouvantable ; il eut grand-peur et crut que la maison s'écroulait. Il poussa de grands cris. Personne ne lui répondant, il se leva, alluma la chandelle et ouvrit la porte pour aller chercher sa mère ; mais il fut arrêté par un mur de neige qui enveloppait toute la maison. L'enfant comprit alors qu'une avalanche était tombée, et que le rocher seul avait empêché la maison d'être

écrasée. Il eut un grand désespoir, car il crut qu'il allait mourir de faim. D'abord il pleura beaucoup ; puis il se rappela que sa mère lui avait dit que, quand on avait du chagrin, il fallait prier le bon Dieu, et qu'on était bientôt consolé ; il se mit à genoux, et en effet il se trouva plus tranquille après sa prière. Il s'habilla, fit du feu, et chercha ce qu'il pourrait manger à son déjeuner. Il entendit bêler sa chèvre qui était dans une petite étable dont la porte donnait dans la chambre ; il ouvrit cette porte, vit que le pis de la chèvre était encore tout plein, et il en tira une pleine écuelle de lait qui lui fit grand plaisir. Il trouva un reste de pain ; alors il pensa qu'il ne mourrait pas de faim ce jour-là, et que peut-être son père, qui devait être de retour le soir, viendrait le délivrer. La journée lui parut un peu longue, et il se coucha quand il eut envie de dormir.

Le lendemain, après avoir fait sa prière, il alla traire sa chèvre et lui donner à manger. Comme il ne lui restait guère de pain, il prit des pommes de terre qui étaient dans un coin de l'étable et les fit cuire. Il alluma sa dernière chandelle et il eut

peur à l'idée de se trouver dans l'obscurité. Il pria Dieu de ne pas l'abandonner, et aussitôt il se sentit un nouveau courage. L'enfant se souvint d'avoir monté dans le grenier une quantité de résine que son père avait recueillie sur les sapins de la montagne. Il en alla chercher et la fit fondre dans une petite chaudière ; il prit le chanvre qui était à la quenouille de sa mère, le tordit en cordes grosses comme le doigt, et de la longueur d'une chandelle. Il plongea ces cordes à plusieurs reprises dans la résine bouillante, et se procura ainsi le moyen de s'éclairer. Comme il y avait un peu de blé dans le grenier, Léonard en écrasa avec un marteau dans la pierre creusée qui servait à mettre l'eau que buvait la chèvre. Il fit une galette avec cette farine grossière, et la mit cuire sous la cendre ; elle lui parut excellente, car il avait grand appétit. Le troisième jour, il écrasa encore du blé et fit de la bouillie avec le lait de la chèvre. L'eau lui ayant manqué, il ouvrit la porte, prit un peu de neige et la fit fondre.

Pendant cinq jours, il vécut ainsi ; mais s'il ne souffrait pas de la faim, il commençait à trouver l'air bien lourd, bien étouffant. Aussi, malgré tout

son courage, le malheureux enfant finit par craindre de n'être jamais tiré de là, et de ne plus voir son père ni sa mère. Il pleurait et se désespérait quand il entendit un bruit sourd : puis il distingua la voix de son père ; enfin le jour entra dans la chambre, et Léonard vit son père qui l'appelait sans oser avancer. L'enfant courut à lui, et Vincent, en le serrant dans ses bras, tomba en faiblesse.

Voici comment Léonard avait été délivré :

Lorsque Thérèse, en revenant de la fromagerie, vit sa maison ensevelie sous la neige, elle poussa de grands cris et appela tous les voisins. Chacun mit la main à l'ouvrage pour ouvrir un passage jusqu'à la porte, afin de pouvoir sauver l'enfant ; mais la neige était si épaisse que la chose semblait presque impossible.

Vincent revenait tout joyeux parce qu'il avait été bien payé des voyageurs qu'il avait guidés, quand, en rentrant au village, il trouva tous les hommes occupés à déblayer le devant de sa maison. L'idée que son pauvre enfant avait bien pu mourir de faim lui déchirait le cœur ; et quand,

après cinq jours de travail, il aperçut enfin la porte de sa cabane, il n'osa pas en approcher. C'était donc la joie de retrouver Léonard qui lui avait fait perdre connaissance.

Il le prit dans ses bras et le porta sur le lit de sa femme, malade chez une de ses tantes. Thérèse, qui ne croyait plus revoir son enfant, faillit mourir de joie en l'embrassant.

Quand Léonard raconta comment il avait vécu pendant les cinq jours, chacun admira combien cet enfant était avisé, et la famille bénit le Seigneur pour la grâce qu'elle lui avait faite en préservant leur fils d'une mort presque certaine.

La tentation

La mère Brunet avait dans son jardin un gros abricotier qui donnait de beaux fruits, quand les fleurs ne gelaient pas au printemps. La bonne femme avait aussi une petite fille qui aimait beaucoup les abricots, et qui mangeait toujours ceux qui mûrissaient les premiers.

Une année où le printemps avait été bien rude, il ne resta sur l'arbre que six abricots ; mais ils étaient si beaux qu'on n'en avait jamais vu de semblables. Victorine, âgée seulement de neuf ans, allait voir tous les jours si les abricots jaunissaient. Un matin, elle en aperçut un qui était jaune et rouge, et elle courut chercher un grand bâton pour l'abattre. Sa mère, qui filait à l'ombre, lui cria :

« Ma fille ! ne touche pas aux abricots ; je les garde pour ta marraine que tu aimes tant, et nous les lui porterons aussitôt qu'ils seront tous mûrs.

Victorine n'abattit pas l'abricot. Elle venait le

voir chaque jour, et elle avait grande envie de le manger, car c'était le plus beau des six ; mais elle pensait à sa bonne marraine, et elle n'y touchait pas.

Quand les abricots furent tous mûrs, la mère Brunet prit une échelle et les cueillit avec le plus grand soin. Elle les posa sur un linge bien blanc dans un petit panier découvert. Ils avaient si bonne mine que, rien qu'à les voir, on avait envie d'y goûter. Le panier resta sur la table, pendant que la mère Brunet allait préparer un fromage à la crème, qu'elle voulait aussi porter à la marraine de sa fille. Victorine resta seule dans la chambre, où l'odeur des abricots lui faisait venir l'eau à la bouche.

Elle s'approcha de la table pour les mieux voir, puis elle prit le panier pour les sentir de plus près ; ensuite elle les toucha l'un après l'autre ; enfin elle en prit un, justement le gros qui lui faisait envie depuis si longtemps.

Quand Victorine eut gardé l'abricot un instant dans sa main, elle l'approcha de ses lèvres et allait le manger, lorsqu'elle sentit son cœur battre

bien fort ; alors elle comprit qu'elle allait faire une vilaine chose.

Elle remit bien vite l'abricot dans le panier, à côté des autres ; mais comme elle ne pouvait en détacher les yeux, elle se mit à genoux et pria le bon Dieu de lui donner la force de résister à la tentation. La petite fille n'eut pas plutôt achevé sa prière qu'elle ne sentit plus cette grande gourmandise qui la tourmentait, et elle regarda les fruits sans avoir seulement envie d'y toucher.

Sa mère rentra et tira de l'armoire leurs beaux habits ; quand elles furent habillées toutes les deux, elles se mirent en route pour aller chez la marraine, qui demeurait à un quart de lieue du village. La mère Brunet portait le panier au fromage, et Victorine celui où étaient les abricots. Elle les regardait sans danger, maintenant qu'elle avait prié Dieu et qu'elle avait écouté la voix de sa conscience.

Quand la marraine aperçut ces fruits, elle dit qu'elle n'en avait jamais vu d'aussi beaux.

« En as-tu beaucoup de semblables, mon enfant ? dit-elle à Victorine.

– Non, marraine, répondit l'enfant ; notre abricotier n'a donné que ces six-là.

– Cela ne m'étonne pas, car tous les arbres ont gelé en fleur cette année. Mais tu n'en as donc pas goûté, toi qui les aimes tant ?

– Mon Dieu non, répondit la mère. L'autre semaine, elle voulait abattre le premier qui a jauni ; mais quand je lui eus dit que je les gardais pour vous, elle n'y a plus touché.

– C'est bien gentil cela, ma petite, et je vais te donner le plus gros pour te récompenser de ta retenue.

– Non, marraine, merci ; je ne mérite pas de récompense.

– Pourquoi donc, Victorine ?

– Parce que j'ai bien manqué de faire un péché avant de venir ici. »

Alors elle raconta la tentation qu'elle avait eue, et combien peu il s'en était fallu qu'elle ne mît la dent sur le fruit qui lui semblait si appétissant ; mais le bon Dieu lui avait donné la force de résister.

« Mon enfant, dit la marraine, tu vas manger

là, devant moi, cet abricot qui te faisait tant d'envie. Si tu écoutes toujours ainsi la voix de ta conscience, tu seras une honnête petite fille et tout le monde t'estimera. »

Le bon petit garçon

Claude, orphelin de l'hospice, avait été placé par les sœurs dans un domaine où il gardait trois vaches et un taureau d'un an. Quoiqu'il n'eût que dix ans, il soignait si bien ses bêtes, que l'on n'avait pas besoin de lui dire de leur faire la litière et de nettoyer l'étable. Tous les matins, avant de les faire sortir, il les étrillait ; et, après les avoir ramenées des champs, il allait de lui-même leur chercher de l'herbe et en rapportait des paquets plus gros que lui. Aussi ses vaches étaient-elles les plus belles et les plus propres du village ; leur poil était doux et luisant, et leur lait donnait le meilleur beurre de la contrée.

Un jour qu'il menait boire son bétail, il vit dans la rivière un tout petit chien caniche qu'on avait jeté à l'eau pour le noyer. La pauvre bête faisait de grands efforts pour nager, mais elle n'était pas assez forte pour se soutenir sur l'eau. L'orphelin en eut pitié ; il descendit dans la

rivière, et, avec son bâton, il tâcha d'attirer à lui ce petit chien. Il y réussit avec bien de la peine. Quand il l'eut tiré de l'eau, il l'essuya avec son mouchoir, puis il le mit dans son gilet pour le réchauffer.

La maîtresse, en voyant ce petit chien, dit :
« Que vas-tu donc faire de ça, Claude ?

– Maîtresse, je veux tâcher de l'élever.

– Mon garçon, il est trop petit, il va mourir.

– Oh ! maîtresse, si vous vouliez seulement me donner un peu de lait caillé tous les jours, j'émietterais dedans la mie de mon pain et je le sauverais bien.

– Il n'est pourtant pas beau, ton chien ; je ne comprends pas ce qui t'y attache.

– Maîtresse, ça m'a fait tant de peine de le voir se débattre contre la mort ! Je l'ai aimé tout de suite, comme s'il y avait déjà longtemps qu'il fût à moi. »

Claude couchait à l'étable dans une espèce de grande boîte remplie de paille, et il y fit aussi coucher son chien, qu'il appela *Sauvé*.

Chaque matin, quand la maîtresse coulait son

lait, elle en laissait toujours un peu au fond du seau où elle l'avait trait, par amitié pour Claude ; car il était si travailleur, si obéissant, qu'elle voulut l'en récompenser en l'aidant à élever son chien.

Sauvé grandit et devint très fort ; il ne quittait pas son petit maître qui, quand il était aux champs, n'avait pas besoin de veiller à ses vaches ; le caniche, animal très intelligent, les gardait tout seul, et l'enfant employait son temps à faire des manches de fouet qu'il vendait au bourrelier de la ville ; ou bien, il tressait de la paille pour faire des chapeaux, ce qui lui rapportait un peu d'argent.

Lorsque Claude était à la maison, *Sauvé* se posait devant lui, les yeux fixés sur ceux de son petit maître, lequel, quand il voulait lui faire faire quelque chose, n'avait pas besoin de lui parler, mais se contentait de le regarder. Il lui avait appris toute sorte de tours : ainsi, *Sauvé* ôtait le chapeau des hommes sans qu'ils le sentissent ; il ouvrait les portes fermées au loquet ; il dansait, rapportait ; enfin c'était un grand nageur.

Un soir que tous les pâtres étaient dans la prairie après la fauche des foins, deux petits garçons se querellèrent et finirent par se battre. Claude, qui trouvait cela bien mal, essaya de les séparer. Les deux gamins tournèrent leur colère contre lui et le bousculèrent si bien qu'ils le poussèrent jusque dans la rivière. Alors ils eurent grand-peur et se mirent à crier au secours.

Le pauvre Claude alla tout de suite au fond, puis il revint sur l'eau. *Sauvé* se jeta à la nage, prit son petit maître par sa blouse, et le tira pendant l'espace de plus de cent pas, parce que la rive était trop haute pour qu'il pût aborder.

Claude, qui avait bu plus d'un coup dans la rivière, se sentit bien malade quand il fut hors de l'eau ; il ramena ses vaches à l'étable et raconta ce qui venait de lui arriver. La maîtresse le fit mettre au lit et lui apporta une bonne rôtie au vin sucré pour réchauffer son estomac.

Depuis que Claude devait la vie à son chien, il s'y attacha davantage, s'il est possible, et on ne les voyait jamais l'un sans l'autre.

La petite ménagère

Rose n'avait que douze ans quand elle perdit sa mère, qui laissait cinq pauvres petits enfants dont Rose était l'aînée.

Le soir, après l'enterrement, le père l'aida à coucher tous les petits ; et, quand ils furent endormis, il prit Rose sur ses genoux et lui dit :

« Mon enfant, nous sommes bien malheureux d'avoir perdu ta mère qui nous soignait si bien. Tu es trop jeune encore pour faire l'ouvrage de la maison, et moi, je suis trop pauvre pour payer une femme qui viendrait t'aider. Comment donc faire ? »

Rose pleurait en entendant parler son père ; car la mort de sa mère lui causait un grand chagrin. Elle s'apaisa pourtant et répondit à son père :

« J'ai souvent aidé à maman, et j'ai bien vu comment elle s'y prenait. Soyez tranquille, papa, le bon Dieu ne nous abandonnera pas, puisque

nous avons bonne intention de nous soutenir.

– Mais, ma pauvre petite, tu n’auras jamais la force de faire un lit ?

– Ne vous en inquiétez pas, mon père, j’en viendrai bien à bout ; et d’ailleurs, nous avons de bonnes voisines qui ne refuseront pas de venir me donner un coup de main. »

Dès le lendemain, Rose se leva en même temps que son père, un peu avant le jour ; elle alluma son feu et mit de l’eau chauffer pour faire la soupe ; ensuite elle balaya la chambre jusque dans les plus petits coins et frotta les meubles avec soin ; puis elle trempa la soupe, que le père mangea avant d’aller à l’ouvrage. Quand il fut parti, elle éveilla son frère Simon, qui avait dix ans ; il s’habilla ; tous deux se mirent à genoux et firent leur prière. Ils demandèrent à Dieu de leur donner beaucoup de courage pour les empêcher de tomber dans la misère. Ils mangèrent la soupe ensemble, et Simon alla détacher la vache et la chèvre pour les mener aux champs, après que sa sœur aurait fini de les traire. Rose rentra pour faire lever sa sœur Suzanne, âgée de huit ans.

Elle la débarbouilla et la peigna avec attention. Quand elle l'eut habillée, on leva Jean, qui n'avait que quatre ans, et Suzanne s'en occupa, pendant que Rose prenait la petite Fanchon, encore endormie, pour la poser sur le lit de son père, qu'elle avait déjà fait.

Jean étant habillé, Suzanne fit les deux autres lits avec sa sœur ; et, comme elle était encore bien petite, elle fut obligée de monter sur une chaise.

Quand tout fut rangé dans la maison, et que Rose eut mis un pot de haricots devant le feu pour le dîner de la famille, elle recommanda à Suzanne de veiller sur leur petite sœur, pendant qu'elle irait à la rivière laver le linge avec Jean, qui, en l'attendant, chercherait de la salade.

Elle rentra vers neuf heures et trouva Fanchon tout éveillée : elle demandait sa maman, ce qui fit pleurer les deux autres petites filles. Suzanne amusa l'enfant que sa sœur lavait et habillait, et elle l'emmena promener avec son frère Jean.

Le père revint dîner à midi. Le couvert était mis et Rose lui servit un bon plat de haricots,

pendant que Simon allait tirer à boire. En voyant tout si propre et si bien rangé dans la maison, le père dit à sa fille :

« Ma Rose, je suis bien content de toi. Si tu continues à être une bonne petite ménagère, nous nous sauverons de la misère qui nous menace. »

Rose fila pendant le reste de la journée, et le soir elle apprêta le souper. Quand tout le monde eut mangé, elle coucha les petits, pendant que son père pensait la vache et lui donnait de la pâture pour la nuit.

Tous les jours elle en faisait autant, et tout le monde, voyant son grand courage, l'appelait la *petite ménagère*. Quand elle avait du pain à faire, ses voisines s'empressaient de venir à son aide. L'une chauffait le four, tandis que l'autre pétrissait la pâte ; car il eût été impossible à l'enfant d'en venir à bout toute seule. Elles l'aidaient aussi à couler sa lessive, ainsi qu'à la laver.

Suzanne apprit aussi à filer, et elles finirent le chanvre que leur pauvre mère avait laissé ; puis elles filèrent pour la femme du maire, et

gagnèrent l'argent nécessaire à payer la façon de leur toile.

Rose était une véritable mère pour ses frères et ses sœurs ; elle les tenait fort propres, et ne manquait jamais de leur faire dire leur prière matin et soir. Le dimanche, après leur avoir mis leurs beaux habits, elle les conduisait à la messe et les gardait auprès d'elle, ne souffrant pas qu'ils courussent dans l'église comme font quelquefois les enfants.

Le bon Dieu la bénit, et elle devint une grande et belle jeune fille. Comme elle était laborieuse, rangée et économe, le gain de son père et celui de Simon, qui s'était mis en service, ne se dépensaient pas tout entiers à la maison. Ils achetèrent une chènevière, puis, un peu plus tard, un petit pré pour la vache. Enfin, tout le monde aimait et estimait Rose, et M. le curé avait coutume de dire que si toutes les filles du village étaient aussi sages et aussi travailleuses que la *petite ménagère*, sa paroisse serait la plus aisée du canton.

Le petit colporteur

La mère Marchais était une pauvre veuve qui avait perdu tous ses enfants. La plus jeune de ses filles, veuve aussi, lui avait laissé en mourant un petit garçon qu'elle élevait de son mieux. Comme elle était au pain de charité, et que le peu d'argent qu'elle gagnait en filant n'eût pas suffi pour nourrir son petit Toine, elle aurait été obligée de l'envoyer mendier, en attendant qu'il fût en âge de servir dans quelque ferme, si des personnes charitables n'eussent habillé l'enfant et payé le loyer de la grand-mère. Au lieu de laisser vagabonder le petit Toine, la bonne vieille l'envoya à l'école, où il apprit à bien lire, à écrire et à compter. Il fit sa première communion à douze ans, et ensuite il dit à sa grand-mère :

« Maintenant que je suis grand, je puis gagner ma vie comme vous ; mais je ne me sens pas de goût pour garder les bestiaux, parce qu'il me semble que je ne pourrais pas rester toute une

journée les bras croisés à regarder paître mes bêtes. J'ai dans l'idée que si je pouvais faire un petit commerce, je ne m'en tirerais pas mal ; j'irais de ferme en ferme, de village en village, et chaque soir je reviendrais souper avec vous ; de cette façon-là, nous resterions ensemble, et nous serions bien plus heureux que si je vous quittais pour aller en condition.

– Et de l'argent, mon pauvre garçon ? où donc en prendre ? Sans argent, point de commerce.

– Grand-mère, si nous allions voir M. le curé qui est si bon ? je suis bien sûr qu'il ne se refuserait pas à me prêter cinq francs ; et, comme je ne plaindrai pas ma peine, je les lui aurai bientôt rendus. »

Ils allèrent donc chez M. le curé, qui prêta volontiers cinq francs à Toine, parce qu'il l'avait toujours connu pour un enfant sage et de bonne conduite ; il lui recommanda d'être honnête garçon dans son petit commerce, et de ne tromper personne.

La mère Marchais donna au charron du village trois francs qu'elle économisait depuis

longtemps, pour qu'il fût une boîte au petit Toine, qui la demanda en bois blanc, afin qu'elle fût plus légère ; et l'on y mit des charnières et un cadenas.

Quand Toine eut sa boîte, il mit ses habits des dimanches, et fut en ville avec sa grand-mère, chez un marchand mercier, à qui il raconta son projet d'être colporteur ; il lui dit aussi que c'était M. le curé qui lui avait prêté cinq francs pour acheter de la marchandise.

Le marchand était un brave homme ; voyant un enfant de si bonne mine et de si bon courage, il lui fit une fourniture complète qui monta à dix francs, en lui faisant crédit de cinq francs ; il remplit la boîte de lacets, de ganses, d'épingles, d'aiguilles, et même d'allumettes chimiques, sans compter le cirage, le coton à coudre et à marquer, et le fil noir et blanc.

Toine revint bien content au village. Chaque matin, il se levait avant le soleil et partait pour aller de côté et d'autre vendre sa marchandise. Les premières semaines, il rentra tous les soirs, puis ensuite il s'aventura plus loin ; quand il ne pouvait pas revenir le soir, il couchait dans le

fenil d'une métairie quelconque, et on lui donnait toujours à souper sans le faire payer, car les gens de la campagne ont bon cœur, et tout le monde s'intéressait à cet enfant, en lui voyant un si grand désir de gagner honnêtement sa vie.

Au bout de trois semaines il eut tout vendu. Il voulut payer au marchand ce que celui-ci lui avait avancé. Mais, en voyant combien Toine s'était donné de peine, le marchand fit un nouveau crédit de cinq francs, et cette fois Toine emporta pour quinze francs d'objets différents, parmi lesquels se trouvait une pièce de dentelle à trois sous le mètre.

Toine partit du village en laissant quelques sous à sa grand-mère, et lui dit qu'il ne reviendrait pas de la semaine, parce qu'il voulait aller au loin pour se faire de nouvelles pratiques. En effet, il ne rentra que le dimanche au matin, après avoir vendu presque tout le contenu de sa boîte. Après la messe, il alla trouver M. le curé à qui il rendit les cinq francs qu'il avait eu la bonté de lui prêter, et il le remercia beaucoup. Il lui devait le bonheur de gagner la vie de sa vieille grand-mère ; car, sans cet argent, il n'eût pu

commencer son petit commerce et on ne lui aurait pas fait crédit.

Quand il revit le marchand, il lui conta comment il s'était défait de toute sa marchandise en une semaine, et comment il s'était fait trente francs. Le digne homme, reconnaissant chez Toine les qualités nécessaires pour réussir dans le commerce, lui confia pour cinquante francs de marchandise, ce qui, avec vingt francs que lui paya l'enfant, fit un fonds de soixante-dix francs. Cette fois, Toine emporta des mouchoirs, des bas à bon marché et des bonnets de coton, sans oublier la mercerie.

Toine revenait tous les mois faire sa pacotille chez le bon marchand, et lui rapportait l'argent qu'il avait gagné, après avoir pris ce qui était nécessaire pour faire vivre sa grand-mère ; et toujours le marchand augmentait son crédit.

Au bout d'un an, Toine, ayant mis de côté quelque argent, acheta des habits neufs à sa grand-mère, et lui donna pour son hiver une bonne couverture bien chaude.

L'année suivante, son commerce s'augmentant

avec ses pratiques, il acheta un mulet pour porter ses marchandises ; et, comme il vendait toujours au plus juste prix, qu'il donnait bonne mesure, et qu'il ne faisait jamais aucune dépense inutile pour lui, il vit sa petite fortune s'augmenter peu à peu, et, à vingt ans, il acheta dans son village une jolie maison entre un jardin et une chènevière. Il y établit sa pauvre grand-mère qui n'avait jamais été si heureuse. Plus tard, il acheta une voiture, et confia le reste de son argent au marchand qui l'avait aidé si généreusement, en le priant d'envoyer chaque mois à sa grand-mère, quand il serait absent, ce qui lui serait nécessaire pour subsister ; car, depuis qu'il avait un peu d'aisance, il ne voulait plus qu'elle fût au pain de charité. Mais il ne restait jamais plus de trois mois sans venir embrasser la bonne femme, qui disait à tout le monde :

« Vous voyez bien mon Toine ! il n'y a pas de garçon au monde qui vaille mieux que lui ; aussi il a l'estime de tous les honnêtes gens. »

La bonne petite fille

La mère Douce demeurait dans une petite maison au bord du ruisseau. Elle avait un jardin qu'elle cultivait elle-même. Comme il lui fournissait plus de fruits et de légumes qu'elle n'en pouvait consommer, elle en donnait à tous ses voisins, car elle avait un bon cœur ; aussi tout le monde l'aimait à cause de son obligeance.

La petite Nanne allait souvent filer au coin du feu de la vieille femme qui lui racontait des histoires du temps passé, et lui apprenait de belles prières. Elle lui parlait aussi du grand chagrin qu'elle avait eu en perdant son mari et ses quatre enfants, tous morts dans le même mois d'une terrible maladie qui avait tué bien du monde, et qu'on appelle le choléra. Toujours elle pleurait au souvenir de ses chers défunts.

Un hiver, la mère Douce prit une fraîcheur sur les yeux ; et, quand ils furent désenflés, il se trouva qu'elle n'y voyait plus guère. Elle pouvait

à peine se conduire en plein jour ; le soir, une heure avant le coucher du soleil, elle n'y voyait goutte ; et cette bonne vieille n'osait pas sortir de sa maison, tant elle avait peur de tomber. Quand elle voulait prendre quelque chose dans son armoire, elle avait toutes les peines du monde à mettre la clef dans la serrure.

La pauvre femme était désolée d'être aveugle, et ses plaintes faisaient pleurer la petite Nanne, qui, pour diminuer le grand ennui de sa bonne voisine, lui rendait toutes sortes de services. Dès le matin, elle l'aidait à faire son lit, mettait son pot devant le feu et taillait sa soupe. Si la mère Douce voulait manger un peu de salade, Nanne allait la lui cueillir, l'épluchait bien proprement, et ensuite l'assaisonnait. S'il y avait un point à faire aux vêtements de la vieille femme, ou s'ils avaient besoin d'être nettoyés, Nanne s'en occupait, parce que la mère Douce était fort soigneuse et tenait beaucoup à la propreté. Elle la menait promener au lieu d'aller courir avec les autres petites filles du village ; et M. le curé l'encourageait à continuer son œuvre charitable, en lui disant qu'elle obéissait à la volonté de Dieu

qui veut qu'on s'aide les uns les autres.

La mère Douce avait vendu sa vache et sa chèvre depuis qu'elle ne voyait plus assez clair pour les soigner. Mais, comme il lui fallait bien un peu d'argent pour acheter du sel, de la chandelle et d'autres petites choses, Nanne allait vendre à la ville les beaux fruits de sa voisine et en rapportait tout ce qui lui était nécessaire. Tout cela n'empêchait pas Nanne de travailler à l'ouvrage que sa mère lui donnait à faire.

La mère Douce eut tant de chagrin d'avoir perdu la vue, qu'elle tomba en langueur et mourut au bout de deux ans. Quand elle sentit sa fin, elle pria M. le curé d'envoyer chercher un notaire, parce qu'elle voulait donner tout son bien à la petite Nanne qui, ayant eu pitié de son infirmité, l'avait aussi bien soignée que l'eût pu faire sa propre fille, et cela sans jamais se rebuter.

Nanne n'avait point soigné la pauvre femme aveugle par intérêt. Aussi fut-elle bien étonnée de se trouver presque riche. Son père cultiva le champ, le jardin et la chènevière ; mais elle ne voulut pas louer la maison, et y logea un pauvre

vieux mendiant qui, depuis quatre mois, couchait dans les étables ou les fenils, parce que personne ne voulait le loger à cause de sa grande pauvreté.

Les petits imprudents

Le meunier Martin avait deux jumeaux de neuf ans qui étaient assurément les plus charmants enfants que l'on pût voir. Pierre et Paul ne se quittaient jamais ; on les voyait toujours ensemble, et si l'on donnait quelque chose à l'un des deux, il s'empressait de le partager avec son frère. Paul, qui était plus fort que Pierre, voulait toujours faire à lui seul l'ouvrage qu'on leur commandait ; et Pierre, qui était le plus avisé des deux, disait à son jumeau comment il fallait s'y prendre pour mieux faire et avec moins de fatigue. Si l'un perdait ou cassait quelque chose, l'autre venait l'excuser ; enfin, l'on n'avait jamais vu une si grande affection et un si bon accord.

Pierre et Paul avaient une petite sœur de quatre ans qui s'appelait Marie. Ils l'aimaient de tout leur cœur et faisaient tout ce qui lui plaisait. Quand la meunière allait au marché, elle leur

confiait Marie, qu'ils soignaient aussi bien qu'eût pu le faire leur mère elle-même, et ils ne la quittaient pas d'un instant.

Pierre faisait chauffer la soupe de sa sœur et la lui donnait à manger ; Paul la prenait sur ses épaules et la menait bien loin dans la prairie, où Pierre lui faisait des couronnes de fleurs ; d'autres fois, ils allaient tous les trois dans les bois cueillir des noisettes que l'enfant aimait beaucoup ; enfin, les voisins disaient que Dieu avait béni la maison du meunier, en lui donnant de si braves garçons et une si jolie petite fille.

Un jour de foire où il ne restait à la maison que les enfants et le farinier qui ne quittait pas son moulin, la meunière, en partant, recommanda bien aux jumeaux de veiller sur leur sœur et de l'empêcher d'aller au bord de l'eau : car la pauvre mère craignait toujours qu'il ne lui arrivât quelque accident. Pierre et Paul la tranquillisèrent et lui promirent de ne pas quitter la petite Marie.

Ils s'amuserent auprès de la maison jusqu'au goûter. Quand ils eurent mangé, tous les trois, un gros morceau de pâté à la citrouille que leur mère

avait fait tout exprès pour eux, Marie voulut se promener dans le pré, en face du moulin. Ses frères l'y menèrent ; et alors elle eut envie d'entrer dans le bateau qui était attaché à la rive. Comme les jumeaux ne savaient rien refuser à leur petite sœur, Pierre entra le premier dans le bateau, Paul lui tendit Marie, puis il alla cueillir des fleurs et revint faire des couronnes, pendant que son frère tressait un panier de jonc.

Le gros chien du moulin, grand ami de Marie, se trouvait de l'autre côté de la rivière. L'enfant voulut qu'il vînt avec elle dans le bateau, et Pierre le siffla, pendant que Paul appelait : « Turc ! Turc ! » Le chien se jeta à la nage et d'un bond fut dans le bateau ; mais le bateau était bien petit et le chien bien gros ; aussi la secousse qu'il donna en sautant à la barque, la fit chavirer, et les enfants tombèrent dans la rivière.

Les jumeaux se débattirent un instant et parvinrent à s'accrocher au bateau ; mais la petite fille alla au fond de l'eau.

Pierre ne perdait jamais la tête : il dit à Turc de chercher Marie ; le brave animal plongea, et

reparut bientôt en tenant l'enfant par ses jupons. Paul, qui nageait un peu, prit la main de sa sœur, que le chien tenait toujours, et parvint à la déposer sur le bord de la rivière. Ensuite il dit à Pierre de ne pas lâcher la barque, et, tirant la corde jusqu'à ce que le bout du bateau touchât la terre, il tendit une perche à son frère, qui fut bientôt auprès de lui.

Ils emportèrent Marie à la maison. Elle n'avait pas perdu connaissance, mais elle grelottait si fort qu'elle ne pouvait pas même crier. Ils la déshabillèrent auprès du feu ; et, comme la meunière avait emporté la clef de l'armoire et qu'ils n'avaient pas de linge sec à lui mettre, ils la roulèrent dans la nappe qui couvrait le pain, et la mirent au lit. Ils se déshabillèrent à leur tour et se couchèrent. Ces pauvres enfants ne tardèrent pas à avoir très chaud, car la fièvre les prit tous les trois.

Quand la meunière revint de la foire avec son mari, elle fut bien étonnée de ne pas voir accourir ses petits enfants pour lui demander ce qu'elle leur rapportait. Craignant qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur, elle entra en tremblant dans la

maison et vit au milieu de la chambre les habits mouillés jetés en tas. Elle s'approcha des lits et y trouva ses trois enfants rouges comme des charbons ardents, mais endormis.

La pauvre mère devina ce qui leur était arrivé. Les petits ne se réveillèrent qu'au milieu de la nuit pour demander à boire ; la meunière ne s'était pas couchée pour les veiller, car elle était très tourmentée de leur voir une si grosse fièvre.

Le lendemain, les jumeaux racontèrent l'accident qui leur était arrivé. Leur mère ne les gronda point, en considération de leur franchise. D'ailleurs, les pauvres garçons avaient un grand chagrin quand ils pensaient qu'ils auraient pu causer, par leur imprudence, la mort de leur sœur. Ils ne furent malades que huit jours ; mais la petite Marie avait eu si grand-peur qu'elle traîna tout l'hiver et ne se remit qu'au printemps.

Les jumeaux furent si affligés de ce qui était arrivé à leur sœur, qu'on n'eut pas besoin de leur défendre une autre fois de la faire monter dans le bateau.

La bonne petite soeur

Michel Robin, ouvrier cordonnier, avait perdu sa femme après quatre ans de mariage. Elle lui laissa deux enfants : une fille de trois ans et un petit garçon de dix mois. Sa vieille mère, qui demeurait avec lui, les éleva très bien. Elle les tenait fort propres, leur apprenait à aimer Dieu et à obéir à ses commandements. Émilie allait à l'école ainsi que son frère, et tous les deux apprenaient bien ce qu'on leur y enseignait ; mais autant Émilie était douce et obéissante, autant Daniel était turbulent. Il avait le cœur dur et parlait souvent fort mal à sa grand-mère.

Un jour la grand-mère, se sentant bien malade, appela Émilie auprès de son lit :

« Ma petite fille, lui dit-elle, je sens la mort qui approche. J'ai bien prié Dieu de me laisser sur la terre jusqu'à ce que tu fusses en état de te conduire toute seule ; mais ce n'est pas sa volonté. Il va me rappeler à lui, je le sens bien ; tu

n'as que quatorze ans, et tu es bien jeune pour gouverner un ménage. Ton frère surtout te donnera beaucoup de mal, car il est sans raison ; mais crois-moi, mon enfant, sois toujours bonne et patiente avec lui ; il n'y a que la patience et la bonté qui puissent amollir son cœur. Si tu emploies la douceur, tu en feras un honnête garçon ; si, au contraire, tu dis à ton père les fautes que pourra faire Daniel, il sera rudoyé et deviendra mauvais sujet. »

Émilie aimait beaucoup sa grand-mère ; elle pleurait à chaudes larmes en la voyant si près de sa fin. Elle lui promit d'être bien sage, bien travailleuse, et de ne jamais s'impatienter contre son frère. Deux jours après, on enterrait la pauvre femme.

Émilie cessa d'aller à l'école et prit la direction du ménage. Tous les matins, son père lui montait de l'eau et un fagot ; car ils habitaient une chambre haute, au fond d'une cour obscure, et l'escalier était très difficile.

Dans la chambre au-dessous de la sienne demeurait la veuve d'un officier, laquelle,

n'ayant que sa pension pour vivre, festonnait des bonnets pour se procurer un peu plus d'aisance. Cette vieille dame, sachant le malheur d'Émilie, lui proposa de venir passer une heure avec elle chaque jour. Elle lui apprit à festonner et lui procura de l'ouvrage, ce qui donnait à la jeune fille le moyen de fournir elle-même à son entretien, sans rien demander à son père.

Michel Robin, qui prenait de l'ouvrage à faire le soir quand il était revenu de chez son maître, veillait bien souvent jusqu'à une heure du matin, et, le lendemain, il ne se levait qu'à l'instant de déjeuner. Émilie, qui se couchait à dix heures, était levée longtemps avant son père, dont elle visitait les vêtements ainsi que ceux de son frère ; et, s'ils étaient déchirés, elle les raccommodait. Elle veillait à ce que son père eût toujours du linge propre. Aussi, quoiqu'il ne portât que de vieux habits, il paraissait mieux mis que les autres ouvriers.

Mais c'étaient surtout les blouses de Daniel qui donnaient de l'ouvrage à sa sœur ! Il revenait chaque jour avec quelque nouvel accroc, toujours sale et rempli de boue. Émilie nettoyait ses

vêtements et les réparait sans jamais lui faire un seul reproche ; aussi était-il moins dur pour elle que pour tout autre.

Quand Michel Robin vit qu'Émilie était travailleuse et économe comme une fille de vingt ans, il lui remit chaque semaine les quinze francs qu'il gagnait, ne gardant pour lui que le produit des ressemelages qu'il faisait à la veillée.

Aussitôt qu'elle avait reçu la semaine de son père, Émilie mettait dans un petit sac 1 fr. 40 c. pour son loyer, qui était de 70 fr. par an ; dans un autre, 4 fr. 20 c. pour le pain, car ils en mangeaient pour 0 fr. 60 c. par jour à eux trois ; dans un troisième, 3 fr. 30 c. pour la pitance et le vin ; il ne lui restait donc que 2 fr. 80 c., qu'elle mettait dans un sac de réserve auquel elle ne touchait jamais. Elle le gardait pour les cas de maladie. De cette façon, elle trouvait toujours son compte et pouvait payer comptant tout ce qu'elle prenait. Cette grande économie amena bientôt une certaine aisance dans le ménage, car l'argent que gagnait Émilie en festonnant suffisait pour l'habiller ainsi que son frère.

Daniel avait déjà quatorze ans et finissait sa dernière année d'école quand il se cassa la jambe, en se battant avec un autre enfant. On le rapporta chez son père. Il criait si fort, qu'Émilie l'entendit longtemps avant qu'il entrât dans la maison. On courut chercher un médecin qui remit la jambe de Daniel ; mais il lui fallut rester au lit pendant six semaines.

Il fut assez sage durant les premiers jours. Il lisait, ou bien il causait avec sa sœur. Bientôt, s'ennuyant de rester toujours sur le dos, il tourmenta Émilie, qui faisait pourtant tout ce qu'il désirait : elle jouait aux cartes avec lui pour l'amuser ; elle lui racontait, en travaillant, l'histoire des rois de France que la vieille dame lui avait apprise. Daniel se lassait de tout. Comme il était un peu gourmand, il voulait manger à tout moment, plutôt par ennui que par besoin. Il avait mille fantaisies que sa sœur ne pouvait satisfaire : alors il lui reprochait son peu de complaisance.

« Mon pauvre Daniel, lui disait-elle, tu sais bien que je n'ai pas d'argent pour t'acheter toutes les friandises que tu me demandes.

– Mais si, tu as de l'argent ! le petit sac de la réserve est tout plein ; et, si tu le voulais bien, tu me donnerais tout ce que je désire.

– Et le médecin ! et le pharmacien ! avec quoi les payerons-nous donc, si je touche à cet argent-là ? D'ailleurs, il appartient à mon père qui a eu bien du mal à le gagner. Et puis, je te le demande, est-il une plus sottise dépense que celle qu'on fait pour satisfaire sa gourmandise ?

– Bah ! disait Daniel, tu as un mauvais cœur ! »

Émilie pleurait quand son frère lui parlait ainsi. Elle imagina de veiller le soir deux heures avec son père, et ce qu'elle gagna en travaillant à la veillée servit à satisfaire les caprices du malade.

Daniel, voyant sa sœur se fatiguer chaque soir pour lui passer ses fantaisies, réfléchit à la grande bonté d'Émilie. Il ne se rappelait pas l'avoir jamais vue s'impatienter, même quand il était le plus insupportable ; il s'en étonna, et son cœur en fut touché. Il demanda un soir à voir le sac où elle mettait l'argent qui servait à lui acheter ses

habits, à lui.

« Mon garçon, dit le père, elle les achète avec ce qu'elle gagne. »

Cette parole frappa Daniel et lui fit comprendre combien sa sœur valait mieux que lui. Il se promit de travailler autant qu'elle, et de gagner aussi de l'argent aussitôt qu'il serait guéri.

La première fois qu'on lui permit de rester levé, sa sœur lui donna un pantalon tout neuf, en étoffe bien chaude, et un bon paletot, car on était en hiver. Elle avait économisé tout l'été pour s'acheter un manteau, dont elle avait un grand besoin ; mais quand elle vit Daniel dans un si triste état, elle dépensa toutes ses épargnes pour l'habiller chaudement.

Le pauvre garçon fondit en larmes en recevant ce cadeau. Il embrassa Émilie comme il ne l'avait encore jamais embrassée. Aussitôt qu'il put marcher, Daniel entra en apprentissage chez un tailleur, et se mit à travailler de grand cœur. Il ne tarda guère à gagner de l'argent, qu'il remettait à sa sœur, comme faisait son père ; et, par la suite,

il n'eut jamais de mauvaises paroles pour elle ni pour personne.

Le ramoneur

Le petit Matthieu n'avait pas cinq ans lorsqu'il perdit son père et sa mère. Il ne lui resta que sa grand-mère, qui était bien pauvre ; mais tant que l'enfant fut tout petit, il ne s'aperçut pas de cette grande pauvreté ; car s'il n'y avait de pitance que pour un dans la maison, la grand-mère mangeait son pain sec pendant que Matthieu s'amusait avec les autres enfants du village ; de sorte qu'il ne se doutait pas des privations que la bonne vieille s'imposait ; et lorsqu'il n'y avait pas assez de pain pour deux, la pauvre femme faisait semblant d'être malade pour ne pas manger, et pour laisser à l'enfant le peu qui restait.

Mais quand Matthieu eut sept ans, il s'aperçut que sa bonne grand-mère le trompait ; alors il résolut de s'engager comme ramoneur, afin de ne plus être à sa charge. Il alla trouver le père Martial, ramoneur juré qui, chaque année, emmenait deux ou trois petits garçons avec lui.

« Père Martial, lui dit-il, avez-vous un petit ramoneur cette année ?

– Non, mon garçon ; pourquoi demandes-tu cela ?

– Parce que j’ai bien envie d’aller avec vous. Voulez-vous me prendre ?

– Tu me parais bien jeune. Quel âge as-tu donc ?

– J’aurai sept ans à la Toussaint, et j’ai bon courage ; voyez-vous, père Martial, nous sommes bien pauvres, et je vois que ma grand-mère ne mange pas à sa faim pour que j’aie une meilleure part ; moi, je ne veux plus qu’il en soit comme ça ; je veux gagner de l’argent, au contraire, pour soulager la pauvre femme.

– C’est bien, cela, mon Matthieu ! aux enfants de ton âge je donne dix francs pour la saison ; je les nourris, je les loge, et je leur laisse leurs petits profits ; car il y a de bonnes âmes qui, après m’avoir payé, donnent encore quelques sous au petit ramoneur. Mais pourras-tu supporter la fatigue ?

– Oh ! que oui, père Martial ! comme vous ne

partirez pas avant un mois, je vais m'accoutumer à monter dans les cheminées et à les ramoner le mieux que je le pourrai, afin de savoir un peu le métier quand vous me prendrez.

– C'est que, petit, dans les maisons des villes les cheminées sont trois fois plus hautes que celles de notre village ; tu auras peut-être peur d'y monter ?

– Si la peur me prend, père Martial, je penserai que je travaille pour ma chère grand-mère, et ça me donnera du cœur.

– Tu es un brave enfant, Matthieu ; je te prendrai avec moi, et je donnerai vingt francs à ta grand-mère en partant.

– Merci, mon père Martial ; avec cela, elle pourra s'acheter une bonne couverture pour son hiver. »

La bonne grand-mère eut bien de la peine à laisser partir son petit enfant ; mais comme il était nécessaire qu'il s'accoutumât de bonne heure au travail, elle le recommanda au père Martial, l'embrassa bien fort, et fit dire une messe pour lui.

Matthieu resta quatre ans avec le père Martial, et finit par gagner quarante-huit francs pour son année. Mais dans l'hiver de la cinquième année, comme ils étaient à Paris, le père Martial fut renversé par une grosse voiture ; on le porta à l'hôpital, et il y mourut.

Le pauvre Matthieu, resté seul, eut bien de la peine à gagner sa vie, parce que l'on n'emploie guère que des maîtres ramoneurs. Il ne put rester chez le logeur où il couchait avec le père Martial, car il en coûtait vingt-cinq centimes par nuit, et c'était trop pour lui. Souvent le pauvre enfant, ne trouvant rien à gagner, demandait son pain ; et bien souvent aussi on ne lui donnait pas de quoi apaiser sa faim.

Le chagrin le prit, et il eut envie de retourner au pays retrouver sa grand-mère ; mais l'idée de retomber encore à sa charge le retenait toujours. Tout cela le rendait un peu malade.

Un jour qu'il neigeait bien fort, Matthieu s'arrêta devant la boutique d'un maréchal, où flambait un bon feu. Cet homme s'étant aperçu que l'enfant grelottait et pleurait de froid, le fit

entrer pour qu'il se séchât. Comme Matthieu pleurait encore après s'être réchauffé, on lui demanda s'il avait du chagrin ; le pauvre petit avoua qu'il n'avait pas mangé depuis la veille. Alors la femme du maréchal lui apporta du pain, de la viande et un verre de vin ; il eut à peine dévoré ce qu'on lui avait donné, qu'il s'endormit sur le tas de charbon où il s'était assis pour manger.

Il y resta quatre bonnes heures sans bouger, malgré le grand bruit que faisaient les marteaux des ouvriers ; quand il s'éveilla, le maréchal lui dit :

« Tu as donc bien mal dormi cette nuit, petit ?

– Oh ! oui, monsieur ; j'ai tant de chagrin que je pleure au lieu de dormir.

– Et pourquoi donc, petit ? conte-nous ça. »

Alors Matthieu raconta comment il avait perdu son maître, et combien il avait de peine à vivre, malgré sa bonne volonté de gagner quelque chose pour sa grand-mère.

« Eh bien ! petit, dit la femme du maréchal, si tu veux rester avec moi, je te nourrirai et te

coucherai. Tu feras mes commissions le matin ; puis, après le déjeuner, tu iras décrotter les souliers des passants sur les boulevards. »

Matthieu accepta de grand cœur. On lui acheta une boîte de décrotteur avec du cirage et des brosses, et quand il avait fait ce qu'on lui commandait à la maison, il allait en ville.

« Le premier jour, il rapporta cinquante centimes, qu'il remit à sa maîtresse pour qu'elle les lui gardât.

« Allons, petit, lui dit-elle, c'est un bon commencement ; continue à travailler ! avec du courage et de l'économie, l'on amasse toujours quelque chose. »

Au bout de la semaine, Matthieu eut quatre francs ; l'idée que sa grand-mère aurait ses aises l'hiver suivant, lui donna une grande joie. Il acheta un balai pour nettoyer la boue ou la neige dans les passages les plus fréquentés, comme il l'avait vu faire à d'autres enfants. Il faisait les commissions dans une grande auberge où il cirait les souliers par abonnement. Le soir, il gardait les chevaux pendant que les cochers buvaient

bouteille. Enfin, vers Pâques, il avait quatre-vingts francs !

Il aimait tant le maréchal et sa femme, qui étaient pleins de bontés pour lui, qu'il cherchait tout ce qui pouvait leur faire plaisir. Chaque jour, il se levait le premier, rangeait la boutique, allumait le feu de la forge ; puis il allait à la fontaine chercher la provision d'eau de la journée. Quand la femme du maréchal était levée, Matthieu frottait sa chambre. Enfin, il aurait voulu, si c'eût été possible, lui épargner toute espèce de fatigue.

Quand vint le dimanche des Rameaux, Matthieu fut triste ; il ne mangeait pas et ne chantait plus. Sa maîtresse s'en inquiéta et lui demanda s'il était malade.

« Non, bourgeoise, lui répondit l'enfant.

– Mais alors tu as donc du chagrin ? »

Matthieu baissa la tête et ne répondit pas.

« Voyons, petit, conte-moi cela, et je te consolerais, j'en suis sûre.

– Bourgeoise, c'est que j'ai coutume d'aller voir ma grand-mère tous les ans après Pâques.

– Et qui t’empêche d’y aller, mon enfant ?

– Mais, quand je reviendrai... ?

– Eh bien ! quand tu reviendras, nous te reprendrons.

– Bien sûr, bourgeoise ?

– Bien sûr ; seulement je ne voudrais pas que tu partisses tout seul.

– Oh ! soyez tranquille ; je trouverai bien un pays ; presque tous retournent passer l’été chez eux. »

Le soir, Matthieu annonça qu’il avait trouvé un de ses cousins, qui allait précisément dans son village acheter un morceau de terre avec l’argent qu’il avait gagné dans le commerce du charbon.

Huit jours après Pâques, Matthieu partit le visage tout trempé de larmes, tant il avait de chagrin de quitter le maréchal et sa femme ; et pourtant, au fond du cœur, il était bien heureux d’aller voir sa pauvre grand-mère, et surtout de lui porter tant d’argent.

La vieille femme eut de la peine à reconnaître son petit Matthieu, tant la bonne nourriture qu’il avait chez le maréchal lui avait bien profité. Elle

ne pouvait croire qu'il eût gagné une si grosse somme, à lui tout seul.

« Et tout cela est pour vous, grand-mère, dit Matthieu en l'embrassant ; soyez tranquille, je vous en gagnerai bien d'autre. » Pendant le mois qu'il passa en Auvergne, il vit souvent le cousin avec lequel il était venu ; puis ils repartirent tous les deux pour Paris. Cet homme trouva Matthieu si intelligent et si raisonnable pour son âge, qu'il le prit en grande amitié. Il lui vint à l'idée de l'adopter comme son enfant, car il n'en avait pas, et de le mettre au fait de son commerce.

À leur retour à Paris, le cousin conduisit Matthieu chez le maréchal, qui le reçut à bras ouverts ; il s'informa de la conduite de l'enfant depuis qu'on l'avait recueilli ; et comme les renseignements qu'on lui donna furent excellents, il lui proposa de le prendre avec lui.

« Mais, dit Matthieu, je ne gagnerai donc plus rien pour ma grand-mère ?

– Je te donnerai soixante-douze francs pour elle cette année, et si tu te conduis bien, si tu es travailleur et soigneux, tu auras davantage

l'année prochaine.

– Et la bourgeoise ! et le maréchal ! je ne les verrai donc plus ?

– Tu auras les dimanches à toi, et tu pourras venir ici. Écoute-moi bien ! Si tu es toujours bon sujet, je te laisserai mon fonds quand tu auras vingt ans.

– Quoi, mon cousin ! dans huit ans je pourrais être mon maître et avoir une boutique à moi ?

– Il ne tiendra qu'à toi.

– Oh ! soyez tranquille, mon cousin, vous n'aurez jamais de reproches à me faire.

– Vous ne sauriez mieux choisir, dit la femme du maréchal ; Matthieu est actif et intelligent ; et non seulement il vous aidera beaucoup dans le détail de votre commerce, mais il sera une compagnie agréable pour vous et votre femme, car il est tout aimable, ce cher enfant. »

Les choses se passèrent comme l'avait dit le cousin. Matthieu fut toujours sage et laborieux, et son cousin, en se retirant en Auvergne, lui laissa son commerce et ses pratiques. Matthieu fit venir sa grand-mère pour demeurer avec lui ; la bonne

vieille finit doucement sa vie dans l'aisance,
comblée des soins affectueux de son petit-fils.

La désobéissance

Trois petits enfants déjeunaient ensemble sur la terrasse d'une belle maison de campagne ; au bas de cette terrasse coule une rivière qu'on appelle la Loue. Elle est très large en cet endroit, et fait tourner les roues d'une forge qui étire le fer en fils fins comme du coton à broder. De l'autre côté de la Loue, et en face de la maison, il y a une belle montagne à moitié couverte de vignes, et dont le haut est plein de rochers gros comme des églises.

La maison des petits enfants était dans l'ombre et le soleil éclairait la montagne.

Hélène, l'aînée des trois, et qui avait sept ans, se trouvait sur le haut du perron de la maison ; elle dit à sa petite sœur Suzanne :

« Mon Dieu ! que cette montagne est belle, et que je voudrais bien la voir de près !

— Allons-y, ma sœur, dit résolument le petit Raymond, âgé de six ans : je te conduirai bien,

moi !

HÉLÈNE

Et Suzanne ? elle a de trop petites jambes pour nous suivre.

SUZANNE, *très fâchée.*

Mademoiselle, je cours aussi bien que vous ; je cours mieux que vous, même !

– Partons ! » s'écria Raymond.

Et les voilà à courir tous les trois pour passer le pont qui était près de la grille de leur cour.

La Loue sort d'une belle fontaine qui se trouve au fond d'une grotte entourée de balsamines sauvages. C'est d'abord un tout petit ruisseau qui gazouille sur les cailloux entre deux montagnes toutes couvertes d'arbres et de fleurs ; puis, peu à peu, le ruisseau grossit et finit par devenir une rivière large et profonde, dans laquelle on se noie si on veut la traverser en passant sur les morceaux de roche dont elle est remplie, ou bien quand on veut cueillir les grandes feuilles de nénuphar qui poussent dans ses eaux. Les petits enfants savaient bien cela, car on leur avait

souvent défendu de jouer au bord de la rivière.

Quand ils eurent passé le pont tous les trois, ils se trouvèrent sur la route, au pied de la montagne, en plein soleil ; ils commencèrent alors à la gravir par un petit sentier au milieu des vignes, tout en cueillant de jolies fleurs qu'ils jetaient bientôt pour en cueillir de nouvelles.

Après avoir monté pendant une demi-heure, Suzanne dit qu'elle avait soif.

HÉLÈNE

« Je l'avais bien dit qu'elle ne pourrait pas nous suivre !

– Viens, ma petite, dit Raymond en la prenant par la main ; je trouverai bien une source, et nous boirons tous les trois. »

Ils arrivèrent à un passage, entre deux rochers hauts comme le clocher du village. Comme le soleil commençait à leur faire mal, ils entrèrent dans ce passage qui était tout plein d'ombre, et ils se trouvèrent bientôt dans un espace grand comme leur jardin et entouré de rochers droits comme des murailles ; mais, au lieu d'être tout unis, ils étaient pleins de crevasses d'où

pendaient de belles guirlandes d'églantiers dont les fleurs embaumaient l'air. Il y avait aussi des clématites et des vignes sauvages ; puis encore de grosses touffes de spirées aux grandes feuilles plissées, dont les fleurs ressemblent à des bouquets de plumes blanches. Les enfants oublièrent leur soif en voyant toutes ces belles fleurs qu'ils auraient bien voulu cueillir ; mais elles étaient placées trop haut pour que leurs petites mains pussent y atteindre. Au bout de cette espèce de jardin sauvage, un filet d'eau tombait des rochers et bouillonnait dans un petit bassin ; puis cette eau allait se perdre dans les pierres.

Les trois enfants se désaltérèrent avec l'eau du bassin ; ensuite ils s'amusèrent beaucoup à passer et repasser sous l'arcade que formait le filet d'eau en tombant du haut de cette espèce de muraille. Ils firent aussi des bouquets de belle bruyère rose. Sur une de ces bruyères Hélène trouva une petite bête faite comme un grain de café. Son dos tout arrondi était rayé de rouge et de noir, puis doré. Elle la posa sur sa main ; et la petite bête était si légère, elle avait les pattes si fines, que l'enfant

ne la sentait pas marcher.

HÉLÈNE

« Voyez, petits ! voyez comme ma bête est belle !

RAYMOND

Donne-la-moi ! papa la piquera avec une grande épingle fine dans sa boîte à fond de liège ; il n'en a pas de semblable.

HÉLÈNE

Mais je la donnerai bien moi-même à papa !

RAYMOND

C'est à moi de la donner, puisque c'est moi qui y ai pensé.

HÉLÈNE

Non, monsieur, vous ne la donnerez pas ; d'ailleurs, la bête est bien à moi. »

Comme Hélène disait cela d'un vilain ton rude, la petite bête souleva la couverture rayée de son dos : deux ailes plus fines que la gaze sortirent de dessous cette couverture, et elle prit

son vol.

RAYMOND

« C'est bien fait !

SUZANNE

Non, mon frère, ce n'est pas bien fait, puisque Hélène pleure ! »

Le petit garçon, honteux d'avoir fait pleurer sa sœur qu'il aimait beaucoup, s'éloigna. Au bout d'un instant, il revint avec un bouquet de fraises qu'il apportait à Hélène. Elle l'embrassa, et les trois enfants mangèrent les fraises ; puis ils coururent vers l'endroit où Raymond les avait trouvées, pour en cueillir d'autres. Suzanne jeta un reste de mie de pain qu'elle avait conservé de son déjeuner afin d'avoir les mains libres, et elle fit aussi un bouquet de fraises, où il y en avait de bien rouges, de roses, de vertes, et d'autres enfin qui n'étaient qu'en fleur. Ils s'assirent sur le gazon, car ils étaient bien fatigués.

HÉLÈNE

« Petits ! regardez donc cette fourmi qui emporte une mie de pain dix fois grosse comme

elle ! elle peut à peine la traîner. Pauvre petite bête ! la voilà qui rencontre en son chemin un morceau de bois, et elle ne peut pas enlever sa mie pour la passer par-dessus.

SUZANNE

Tiens ! elle la laisse.

RAYMOND

Voilà ses sœurs qui viennent pour l'aider. Regardez donc cette grande route de fourmis ; comme elles vont et viennent ! c'est comme les paysans sur la route de Pontarlier un jour de foire.

HÉLÈNE

Voilà ma fourmi ; je la reconnais bien. Elle arrête toutes celles qu'elle rencontre. Voyez donc, elle les frappe avec ses deux petites cornes qu'elle remue comme elle veut, et les fourmis qu'elle a frappées ainsi vont toutes du côté de la mie de pain.

RAYMOND

Est-ce que tu crois qu'elle leur parle ?

HÉLÈNE

Il le faut bien, puisqu'elles vont chercher la mie de pain.

SUZANNE

Oh ! que je voudrais donc savoir ce qu'elle leur dit ! ce doit être drôle une fourmi qui parle ! »

Toutes les fourmis que la première avait frappées s'étant dirigées du côté de la mie l'émiettèrent pour l'emporter.

HÉLÈNE

« En voilà une qui est bien complaisante ! voyez donc quelle peine elle se donne pour aider à l'autre !

RAYMOND

J'aime bien mieux celle qui vient de se laisser tomber du haut de cette pierre, sans quitter la mie qu'elle tient entre ses pattes ; car, moi, j'aime le courage ! ajouta le petit garçon en se grandissant.

HÉLÈNE

Moi, je préfère la bonté.

SUZANNE

Moi, j'aime mieux maman. »

Les trois enfants se levèrent enfin pour retourner chez eux ; mais ils sortirent, sans s'en apercevoir, du côté opposé à celui par lequel ils étaient entrés. Ils trouvèrent des fleurs nouvelles et les cueillirent.

HÉLÈNE

« Oh ! quel beau pied d'œILLETS sur la pente de ce rocher !

SUZANNE

Je les veux pour maman qui les aime tant !

RAYMOND

Tu les auras, Suzanne. Mesdemoiselles, je vais m'étendre sur la roche, et vous me tiendrez chacune par une jambe.

HÉLÈNE

Monsieur, je n'entends pas cela ; je ne souffrirai pas que vous alliez jusqu'à cette touffe d'œILLETS qui est sur le bord du précipice, parce que vous tomberiez. Que dirait maman ! et c'est

si creux de l'autre côté, que les vaches qui sont dans le bas ne paraissent pas plus grandes que ma chatte.

SUZANNE

Ils sentent si bon les œillets, et maman les aime tant.

RAYMOND

Hélène, papa dit qu'un homme qui a peur, ce n'est rien du tout ; et moi, je veux être quelque chose. »

Alors l'intrépide petit garçon s'étendit sur le rocher qui était à la hauteur d'appui, allongeant son petit corps, puis son petit bras pour atteindre les fleurs qui s'épanouissaient dans un creux où le vent avait apporté un peu de terre. Les petites filles, à genoux, tenaient chacune un de ses pieds.

RAYMOND

« Tirez à vous, mesdemoiselles, j'ai les fleurs ! »

Et les petites tirèrent leur frère à elles jusqu'à ce qu'il pût se redresser.

Et suivant le rocher qui n'était pas plus élevé que le parapet du pont de la Loue, ils arrivèrent auprès d'un gros pied de boule de neige sauvage. Un oiseau en sortit effrayé. Hélène écarta le feuillage, et vit un nid où étaient cinq petits.

HÉLÈNE

« Approchez tout doucement, petits, pour voir ces pauvres oisillons qui n'ont pas encore de plumes et crient après leur mère.

RAYMOND

Ils ont l'air de souffrir, les pauvres petits !

HÉLÈNE

Certainement ils souffrent, et c'est nous qui en sommes cause, parce que nous avons effrayé la petite mère qui les réchauffait. Allons-nous-en. »

Ils tournèrent l'angle du rocher, et se trouvèrent dans une prairie qui allait en pente sur le flanc de la montagne ; elle était plantée de cerisiers tout couverts de fruits. Une vieille femme, montée sur une échelle, cueillait des cerises.

RAYMOND

« Oh ! les jolies cerises ! comme je vais en manger ! »

Et il voulut en prendre quelques-unes que la vieille avait laissées tomber sur le gazon.

HÉLÈNE

« Raymond, je vous défends d'y toucher : ces cerises ne sont pas à nous, et les enfants bien élevés ne touchent jamais à ce qui ne leur appartient pas. »

Puis allant vers la vieille femme qui était toujours sur le haut de l'échelle, elle lui dit en faisant la révérence :

« Madame, voulez-vous bien nous permettre de manger un peu de ces cerises qui tombent sur l'herbe ; nous sommes bien fatigués, et nous avons grand-soif.

LA VIEILLE

Oui, ma petite demoiselle ; mangez-en tant qu'il vous plaira, puisque vous êtes si polie. »

Pendant que les enfants mangeaient les cerises, la vieille, ayant achevé de remplir son

panier, descendit de l'échelle ; puis elle la prit et la cacha dans les broussailles au long du rocher ; ensuite elle s'approcha des enfants et leur dit :

« Mes petits amis, voulez-vous venir dans ma maison ? »

RAYMOND

Nous le voulons bien, car le soleil nous grille. »

Ils la suivirent sur le haut de la montagne, et, ayant encore tourné au coin d'un gros rocher, ils virent une vieille maison dont le toit était couvert de pierres plates toutes cassées. Au lieu de vitres à la croisée, il n'y avait que du papier huilé qui ne laissait presque pas entrer de jour, et il faisait bien sombre dans l'intérieur.

La vieille voyant les enfants très fatigués, les mena dans un des coins de la chambre où se trouvait un gros tas de paille de maïs : ils s'y étendirent tous les trois en riant et furent bientôt endormis.

Au bout de deux heures, Suzanne se réveilla la première, et dit : « J'ai faim ! » ce qui réveilla son frère et sa sœur.

La vieille qui faisait cuire une pleine marmite de gaudes, leur en donna un peu. Les pauvres petits ne les trouvèrent pas aussi bonnes que celles qu'on leur servait chez leur mère ; mais ils n'osèrent pas le dire.

Quand ils eurent fini de manger et qu'on leur eut donné à chacun un verre d'eau à boire, Hélène, se tournant vers la vieille femme, lui dit :

« Madame, nous vous remercions bien d'avoir été si bonne pour nous ; à présent nous allons nous en aller.

LA VIEILLE

Vous en aller, mes petits ! mais je n'entends pas cela ! je ne vous ai pas donné mes cerises et mes gaudes pour rien : vous allez travailler pour moi, car je ne veux pas nourrir de petits fainéants.

HÉLÈNE

Mais, madame, papa vous payera bien si vous voulez nous reconduire.

LA VIEILLE

Votre papa ! est-ce que vous avez seulement

un papa ?

RAYMOND, *en colère.*

Oui, j'ai un papa, et un fameux papa, encore !
entendez-vous, la vieille !

LA VIEILLE

Des enfants qui ont un papa ne courent pas les montagnes tout seuls ; ils restent dans leur maison, ou bien ils se promènent avec leur bonne.

HÉLÈNE, *en pleurant.*

Mais, madame ? notre maman doit être bien inquiète. »

Suzanne, voyant pleurer sa sœur, pleura aussi.

RAYMOND, *tout rouge.*

« Vilaine vieille qui ne veut pas nous laisser partir ! J'amènerai mon armée noire pour la prendre et la mettre en prison.

LA VIEILLE

Qu'est-ce qu'il dit là ce petit vagabond, avec son armée noire ?

HÉLÈNE, *pleurant toujours.*

Madame, nous ne sommes point de petits vagabonds. L'armée noire de Raymond, ce sont tous les ouvriers de la forge de papa.

LA VIEILLE, *d'un ton rude.*

Allons, taisez-vous ! Si vous avez réellement un papa et une maman, ils vous ont chassés de chez eux comme de petits mauvais sujets. Voici des épis que les petits vont égrener tout de suite, parce que j'ai besoin de maïs pour en faire moudre au moulin. Quant à toi, la grande, qui fais si bien la raisonneuse, tu vas nettoyer la maison et la laiterie, puis tu iras garder les vaches sur la *haute-pierre* ; et si vous ne travaillez pas bien tous, vous n'aurez point de gaudes ce soir pour votre souper.

RAYMOND

Elles ne sont pas déjà si bonnes, tes gaudes ! on s'en passera bien.

LA VIEILLE

C'est ce qu'on verra quand tu auras bien faim,

petit mutin ! »

Les pauvres petits se mirent à l'ouvrage, et la vieille leur donna le soir une pleine assiette de gaudes pour eux trois.

RAYMOND

« Où vais-je donc coucher, la vieille, moi qui ne suis pas content de ton souper ?

SUZANNE

Et moi qui n'ai ni bonnet ni robe de nuit !

LA VIEILLE

Vous coucherez sur le tas de paille, dans ce coin là-bas. Les petits vagabonds n'ont pas besoin de lit ni de robe de nuit.

Les pauvres enfants qui s'étaient avancés pour parler à la vieille femme, s'en retournèrent tristement dans leur coin, en se tenant par la main.

HÉLÈNE

« Petits, il faut prier le bon Dieu. »

Et ils se mirent à genoux.

HÉLÈNE

« Il faut lui demander pardon.

RAYMOND

Pardon ! pourquoi donc ?

HÉLÈNE

Il faut demander pardon à Dieu, parce que nous avons été désobéissants. Vous savez bien que maman nous avait défendu de sortir de la cour tout seuls ; nous lui avons désobéi, et nous voilà bien punis.

SUZANNE

Mais c'était pour cueillir des fleurs à maman.

HÉLÈNE

C'est égal, il ne fallait pas passer le pont sans sa permission. »

Après avoir demandé pardon à Dieu, en joignant leurs petites mains, Raymond et Suzanne s'endormirent ; mais Hélène, qui était une vaillante petite fille, chercha comment elle ferait le lendemain pour se sauver avec les petits. Elle se souvint que quand elle était à l'ombre de sa

maison, regardant la montagne que le soleil éclairait à midi, elle l'avait le matin à sa droite, et qu'il se couchait à sa gauche le soir. Elle se promit de chercher le chemin de sa maison, et elle finit par s'endormir après avoir beaucoup pleuré.

Hélène rêva qu'elle voyait sa mère sur le perron de la maison. Elle était pâle et tout en larmes. Sa bonne et la cuisinière couraient de tous côtés. Puis Jean le cocher galopait à cheval sur la route d'Ornans, pendant que le valet de chambre allait sur celle de Pontarlier. Son père était dans le bateau avec plusieurs forgerons, cherchant dans la rivière le corps des petits enfants ; et sa figure était si bouleversée qu'on avait bien de la peine à le reconnaître.

Tout cela fit qu'Hélène dormit très mal.

Dès le point du jour, la vieille éveilla les enfants.

LA VIEILLE

« Alerte ! petits paresseux ! vite à l'ouvrage ! » Et elle les secoua pour leur faire ouvrir les yeux. Les pauvres enfants s'éveillèrent

enfin, tout brisés d'avoir couché sur un lit si dur.

RAYMOND

Qui donc va nous laver ?

SUZANNE

Et qui fera mes bandeaux et mes nattes ?

LA VIEILLE

On n'en cherche pas si long quand il faut gagner sa vie ; voici un reste de gaudes que vous allez manger ; puis vous vous remettrez à égrener le maïs. Toi, la grande, tu vas mener la vache aux champs ; pendant qu'elle broutera, tu ramasseras toute l'herbe que tu pourras arracher entre les rochers, et tu l'apporteras ici pour son repas de midi.

Hélène mouilla ses mains avec un peu d'eau et lissa les bandeaux de sa sœur sans défaire les nattes. Elle secoua les cheveux frisés de Raymond pour en faire tomber la paille dont ils étaient remplis ; puis elle sortit avec la vieille.

Quand elle fut sur la *haute-pierre*, c'est ainsi qu'on appelle le sommet de la montagne, elle

chercha de quel côté était le soleil ; puis la vieille étant allée cueillir des cerises, Hélène tourna autour du rocher en se plaçant de façon à avoir le soleil levant à sa gauche pour être en face de sa maison qui était toujours à l'ombre à midi. Elle fut bien étonnée d'apercevoir la forge à ses pieds, car elle ne s'en croyait pas aussi proche.

Sa mère était sur le perron comme elle l'avait vue en rêve ; son père conduisait le bateau avec des forgerons ; mais tout ce monde ne lui paraissait pas être plus grand que sa poupée. Elle cria de toutes ses forces : « Maman ! Papa ! nous ne sommes pas perdus ! venez nous chercher tout de suite ! » Mais sa voix se perdait dans l'air ; elle se trouvait trop élevée au-dessus de sa maison pour qu'on pût l'y entendre.

Alors elle acheva de cueillir de l'herbe pour le dîner de la vache, ainsi que la vieille le lui avait recommandé. Elle en fit un gros paquet, le mit sur sa tête quand elle vit revenir la vieille apportant les cerises qu'elle avait cueillies.

En rentrant dans la vilaine maison, Hélène trouva les pauvres petits tout tremblants ; ils

avaient eu peur en se voyant tout seuls pendant aussi longtemps, et leurs yeux étaient gonflés à force d'avoir pleuré.

La vieille étant satisfaite de l'ouvrage qu'ils avaient fait, leur donna des gaudes pour déjeuner avec quelques cerises.

LA VIEILLE

J'ai besoin d'aller vendre mon beurre à *Haute-Pierre-le-Mouthier*. Je vais vous donner votre tâche, et si je ne suis pas contente de vous, vous n'aurez pas à souper.

Raymond regarda Suzanne et se mit à pleurer.

Hélène accompagna la vieille jusqu'à l'endroit où elle avait laissé la vache. Elle remarqua bien le sentier que suivait cette femme, et quand elle la vit au bas de la montagne, sur la grande route qui allait à Haute-Pierre-le-Mouthier et qui passait devant la forge, elle rentra dans la cabane et courut embrasser les petits.

HÉLÈNE

Vite ! vite ! mes chéris ! sauvons-nous !

Et les prenant par la main, elle les entraîna

vers le sentier. Ils descendirent le plus promptement qu'ils purent. Quand ils furent arrivés au bas de la montagne, ils se sentaient bien las ; mais cela ne les empêcha pas de traverser la route et de passer le pont en courant de toutes leurs forces ; ils ne s'arrêtèrent que quand ils se virent dans leur cour. Alors ils fermèrent la grille, tant ils avaient peur que la vieille ne vînt les reprendre.

Ne rencontrant personne ni dans la cour, ni sur la terrasse qui était fort grande, ils entrèrent dans la maison dont toutes les portes étaient ouvertes ; mais personne dans le salon, personne dans le billard, ni dans la bibliothèque, ni même dans la cuisine. Ils montèrent le grand escalier et allèrent droit au parloir de leur mère dont la porte était ouverte aussi. Elle était à genoux et disait : « Mon Dieu ! rendez-moi mes petits !

– Nous voilà ! maman, nous voilà ! » crièrent-ils tous ensemble. Et ils sautèrent sur ses épaules, l'une embrassant ses cheveux, l'autre son cou, Raymond lui tirant le bras pour lui baiser la main.

En entendant ces petites voix chéries, la

pauvre mère se leva vivement, les prit tous les trois dans ses bras et les serra sur son cœur ; puis elle devint bien pâle et tomba sur le divan.

Raymond et Suzanne montèrent auprès de leur mère, et pressant leurs petites mains sur ses joues froides, ils baisaient ses paupières fermées.

RAYMOND et SUZANNE

Maman ! maman ! parle-nous ! Ne sois plus fâchée, ma petite maman, nous avons été bien malheureux, va !

Pendant ce temps-là Hélène était sur le balcon, criant : « Au secours ! au secours ! »

Le père des petits enfants passait pour la quatrième fois avec son bateau devant la maison. Il entendit les cris d'Hélène, et, levant la tête, il l'aperçut. Sauter hors du bateau, monter quatre à quatre les degrés de l'escalier et arriver auprès des enfants, ce fut l'affaire d'un instant. La mère ouvrit bientôt les yeux et ils furent tous bien heureux de se revoir.

Après s'être embrassés, avoir ri et pleuré tout à la fois, les enfants racontèrent ce qui leur était arrivé sur la montagne ; et ils parlaient tous

ensemble.

RAYMOND

Papa, il faut envoyer l'armée noire prendre cette voleuse d'enfants et la mettre en prison !

LE PÈRE

Non, vraiment ! mon enfant ; bien loin de lui faire de la peine, je veux au contraire lui donner une récompense ; car si elle ne vous eût pas fait manger quand vous vous êtes perdus, que seriez-vous devenus, mes pauvres petits ?

SUZANNE

Mais, savez-vous bien, papa, qu'elle nous a fait travailler comme de petits malheureux !

HÉLÈNE

Mais, papa, elle nous a appelés vagabonds !

Et la pauvre petite ne put retenir ses larmes à ce souvenir.

LE PÈRE

N'avait-elle pas un peu raison, mes petits amis ? cette femme pouvait-elle croire que des

enfants bien élevés, qui aiment le bon Dieu, leur papa et leur maman, courussent tout seuls sur la montagne ?

RAYMOND

Papa, vous viendrez avec nous la voir, cette montagne ; elle est bien belle, allez !

LE PÈRE

Je la connais depuis longtemps mon enfant !

LA MÈRE

Mais moi, je veux y aller chercher les beaux bouquets que mes enfants ont faits pour moi.

SUZANNE

Maman, il faudra emporter du sucre pour manger les bonnes fraises du rocher.

HÉLÈNE

Quoique la montagne soit bien belle, ne craignez pas, maman, que nous allions maintenant la voir tout seuls ! Nous avons bien senti que de pauvres petits enfants sans leur mère ne sont rien du tout ! Nous sommes si fâchés

d'avoir été désobéissants et de vous avoir fait un si grand chagrin, que nous ne recommencerons plus jamais.

L'ange gardien

Marthe Auclert était une petite fille de six ans, très pieuse et très soumise. Elle écoutait avec attention tout ce que lui disait sa bonne mère, et ne connaissait d'autre plaisir que de la contenter en toutes choses. Aussi sa maman l'aimait-elle beaucoup et lui donnait-elle tout ce qui pouvait lui faire plaisir. Elle lui apprenait de belles prières que l'enfant répétait de tout son cœur. Il en était une, entre autres, qu'elle ne manquait jamais de faire tous les soirs avant de s'endormir, pour invoquer son ange gardien, afin qu'il étendît ses blanches ailes sur son petit lit pour la protéger contre toute espèce de malheurs.

Marthe était très propre et très rangée. Dans un coin de l'antichambre se trouvait la porte d'un cabinet où M^{me} Auclert serrait les confitures, les biscuits, la provision de sucre, de café et de chocolat, enfin toute espèce de friandises. Elle avait cédé la moitié de ce cabinet à sa petite fille

pour mettre ses joujoux, et Marthe y passait une bonne partie du temps où elle ne travaillait pas. Alors elle rangeait le trousseau de sa poupée, mettait en ordre ses petits ménages, et jouait avec tous ses joujoux qu'elle soignait beaucoup. C'était là aussi qu'elle s'amusait avec ses amies quand elles venaient la voir.

Comme Marthe était une petite fille bien élevée, sa mère, pleine de confiance en elle, n'ôtait jamais la clef de son armoire aux provisions ; et même, quand les domestiques avaient besoin de sucre, de chocolat ou de quelque plat de dessert, c'était fort souvent Marthe qui était chargée de les leur donner. Il arrivait bien que ses petites amies l'engageaient à prendre quelque chose dans cette armoire pour faire *la dînette* ; mais Marthe ne permit jamais qu'on l'ouvrît ; elle en ôtait même la clef pour la porter à sa mère, afin qu'elle donnât elle-même ce qu'elle jugerait convenable pour son goûter et celui de ses amies.

M^{me} Auclert était si heureuse d'avoir une petite fille aussi sage, qu'elle l'emmenait presque toujours avec elle partout où elle allait, bien sûre

que Marthe ne serait ni gourmande, ni importune.

Un dimanche, Marthe passa une partie de la matinée à épousseter ses joujoux et à les ranger. L'heure de la promenade approchant, elle mit toute seule son chapeau et son mantelet ; puis, prenant son ombrelle, elle alla dans la chambre de sa bonne voir si elle était prête à sortir ; mais cette fille n'étant pas encore habillée, Marthe, qui n'avait pas fini ses rangements, retourna dans le cabinet. Pendant ce temps-là, une amie de M^{me} Auclert vint lui demander si elle voulait venir faire une visite à la campagne avec elle, ce qui fut accepté sur-le-champ ; et comme la voiture était à la porte, M^{me} Auclert s'empressa de descendre. En passant par l'antichambre elle vit la porte du cabinet ouverte ; et, croyant sa fille à la promenade, elle ferma cette porte, ôta la clef, qu'elle plaça sur une étagère, et partit.

Quand la bonne eut terminé sa toilette, elle entra au salon, pensant y trouver Marthe ; mais ne l'y voyant pas, elle s'imagina que sa mère l'avait emmenée comme il arrivait souvent, et elle alla se promener avec ses camarades.

Marthe était si occupée de mettre une belle robe de bal à sa grande poupée, qu'elle n'entendit pas fermer la porte du cabinet où elle était ; et une heure se passa avant qu'elle songeât à la promenade. Quand elle eut assez joué, elle voulut aller retrouver sa bonne, mais il lui fut impossible d'ouvrir la porte ; elle appela de toutes ses forces : personne ne répondit. Alors elle se mit à pleurer. Puis vint l'heure de son goûter, et la faim se fit sentir ; elle attendit encore un peu, et essaya de s'amuser avec son beau ménage de porcelaine dorée ; mais ses joujoux ne l'intéressaient plus. Sa faim augmentant, elle ouvrit l'armoire aux provisions, et prit une boîte de biscuits ; puis, au moment de l'ouvrir, elle se dit qu'elle n'avait pas la permission d'en prendre ; alors elle essaya de voir dehors s'il ne passait pas quelqu'un de sa connaissance ; mais l'œil-de-bœuf qui éclairait le cabinet était placé si haut, qu'elle ne put y atteindre, quoiqu'elle eût mis sa petite chaise sur la table où étaient ses joujoux.

Les heures et les demi-heures sonnaient à l'horloge de la ville, et Marthe les trouvait bien longues à passer. Elle se demandait en pleurant

ce qu'était devenue sa bonne. Elle ne comprenait pas qu'une maman oubliât ainsi la petite fille qu'elle aimait tant. Elle se mit à genoux et récita toutes ses prières, surtout celle à son ange gardien ; puis ayant trouvé un de ses petits livres parmi ses joujoux, elle se mit à lire ; mais les larmes lui troublaient la vue, et elle ne trouvait plus aucun charme au conte de la *Chatte blanche*, ni à celui de *Peau d'Âne*, qui l'amusaient tant d'ordinaire. La faim se fit sentir de nouveau et si fort que, n'y pouvant plus résister, Marthe ouvrit encore l'armoire et prit du chocolat. « Maman, pensa-t-elle, en donnerait bien à un pauvre qui aurait grand-faim ; elle n'en refuserait certainement pas à sa petite fille. » Ensuite elle mangea quatre biscuits, puis elle eut soif. Comment faire pour boire ? il n'y avait dans l'armoire que des liqueurs et des sirops. Heureusement elle se rappela que sa mère avait fait de l'eau de groseille sans sucre ; elle en prit une petite bouteille ; mais elle n'avait pas de tire-bouchon pour l'ouvrir. Alors elle pria son ange gardien de venir à son secours. Après un moment de réflexion, elle cassa le cou de la bouteille et fit

jaillir de l'eau de groseille partout sur sa jolie robe de coutil de laine gris. À l'instant de boire, elle se rappela que son père défendait qu'on servît ce qui restait dans les bouteilles qui se cassaient par accident, parce qu'il craignait qu'il n'y eût quelques petits morceaux de verre, et qu'il était très dangereux d'en avaler. Marthe se trouva donc encore bien embarrassée ; pourtant elle s'avisa d'appliquer son mouchoir sur le goulot cassé de la bouteille, et elle but tranquillement. Se sentant un peu soulagée, elle se remit à lire. Le jour baissa, et l'obscurité se fit dans le cabinet. Marthe se remit à genoux et pria encore. Elle eut peur de se trouver ainsi toute seule : ses pleurs recommencèrent ; puis elle écouta les bruits de la rue. Si quelqu'un passait auprès de la porte, elle espérait que peut-être c'était la bonne qui rentrait ; mais on allait plus loin, et l'enfant pleurait encore. Quand une voiture roulait dans le voisinage, elle pensait que c'était celle qui ramenait sa mère, car elle avait bien entendu qu'on était venu la prendre pour aller à la campagne ; mais la voiture s'éloignait, et le cœur de la petite fille se gonflait encore

davantage. Alors Marthe, s'imaginant qu'elle était abandonnée du monde entier, sanglota bien plus fort ; puis elle se mit à genoux auprès de sa petite chaise et pria son ange gardien :

« Ô mon bon ange ! s'écria-t-elle en pleurant à chaudes larmes, étendez vos belles ailes blanches sur une pauvre petite fille abandonnée ! regardez-moi toujours ! ne me quittez pas des yeux, car j'ai peur ! La nuit vient et je n'ai pas de lumière. Mon ange gardien, approchez-vous bien près : j'ai peur ! j'ai peur ! »

Elle répéta si souvent sa prière qu'elle s'endormit de fatigue, mais en pleurant toujours.

La bonne rentra : elle prépara le coucher de sa maîtresse et celui de Marthe, puis elle fit ses prières en attendant leur retour.

À dix heures, la voiture qui avait emmené M^{me} Auclert la ramena. En quittant son amie, elle la remercia de la bonne journée qu'elle lui avait procurée ; car M^{me} Auclert avait eu beaucoup de plaisir au château d'où elle revenait.

Comme la bonne ne fermait pas la porte après le départ de la voiture, M^{me} Auclert lui demanda

ce qu'elle attendait.

« Mais, j'attends M^{lle} Marthe !

– Comment ! Marthe n'est pas couchée ?

– Madame l'a bien emmenée avec elle ?

– Mais non. Quoi ! ma fille n'est pas ici ? Ma fille ! ma fille ! cria la pauvre mère en s'élançant dans l'escalier, comme si elle eût perdu la raison ; ma fille, où es-tu ? »

On fouilla toute la maison sans trouver l'enfant. Après avoir cherché partout, la bonne se ravisant, dit que Marthe pourrait bien être dans le cabinet aux joujoux.

« C'est impossible, j'en ai ôté la clef moi-même. »

On ouvrit cependant ce cabinet, et l'on trouva Marthe à genoux, et la figure baignée de larmes. Comme sa robe était tachée d'eau de groseille, sa mère, croyant que c'était des taches de sang, s'imagina qu'elle était blessée. Elle se précipita vers elle, la prit dans ses bras et la serra bien fort contre son cœur.

L'enfant, réveillée en sursaut, s'écria :

« Ô mon bon ange ! venez à mon secours ! on

veut m'emmener loin de maman. Étendez vos ailes, ô mon ange gardien, et cachez-moi bien, je vous en prie ! »

Puis, s'étant éveillée tout à fait, elle reconnut sa mère et l'embrassa en pleurant et sanglotant si fort, qu'on ne savait comment l'apaiser.

Quand cette crise fut passée, Marthe raconta à sa mère ce qu'elle avait fait et pensé pendant qu'elle était enfermée, et elle lui demanda pardon d'avoir mangé, sans sa permission, les biscuits et le chocolat.

« Ô maman, comme je vous remercie de m'avoir appris à aimer mon bon ange ! il a entendu ma prière et il m'a envoyé le sommeil, afin que je ne souffrisse pas de la peur ni de la faim. »

La boudeuse

Estelle était une charmante petite fille, mais elle ne pouvait supporter la moindre contrariété ; si quelque chose n'allait pas à sa guise, elle se mettait dans un coin, ne parlait plus, ne répondait à personne, et enfin boudait pendant des journées entières.

Quand elle jouait avec sa sœur et leurs petites amies, il fallait que tout allât à sa fantaisie ; autrement elle boudait et gâtait tout le plaisir des autres. Comme Estelle était fort aimable quand elle le voulait bien, on l'aimait malgré son vilain défaut ; mais pourtant, si elle exigeait des choses qui déplaisaient trop à ses compagnes, celles-ci la laissaient boudier à son aise. M^{me} Savigny, la mère d'Estelle, avait tout employé pour corriger sa fille ; mais caresses et punitions, tout avait été inutile.

Un jour, le parrain de la sœur d'Estelle apporta un charmant petit nécessaire à sa filleule, qu'il

aimait beaucoup. Estelle l'admira et pria sa mère de lui en acheter un semblable. M^{me} Savigny lui répondit qu'elle n'avait pas d'argent pour faire cette dépense, et qu'il valait bien mieux employer ses économies à acheter des chapeaux frais à ses deux filles, pour remplacer les leurs qui étaient fanés. L'enfant insista ; mais sa mère, après lui avoir répété qu'elle ne ferait pas une chose déraisonnable, alla vaquer à ses occupations, et laissa Estelle tout en larmes. Sa sœur, la voyant si désolée, lui dit :

« Ne t'afflige pas, ma bonne Estelle ; ce nécessaire sera à nous deux ; nous nous en servirons chacune à notre tour.

– Non : j'en veux un tout à moi !

– Mais ce sera absolument la même chose : tu l'auras un jour et moi l'autre.

– Ce n'est pas comme s'il était à moi toute seule.

– Pourtant, ma sœur, si c'était à toi qu'on l'eût donné, tu me l'eusses bien prêté, je pense ?

– S'il était bien à moi, j'en disposerais à ma guise, et je le garderais pour moi toute seule

quand il me plairait de te le refuser.

– C'est bien mal ce que tu me dis là, Estelle !

– Si tu voulais me le donner, toi à qui il n'a pas l'air de faire grand plaisir ?

– C'est impossible, puisque c'est mon parrain qui me l'a donné ! Tu sais bien que ne pas conserver ce qu'on vous donne, c'est manquer à l'amitié : mon parrain serait fâché, et il aurait raison.

– Si tu avais un bon cœur, tu ne trouverais pas toutes ces raisons de me refuser ce que je te demande.

– Mais, Estelle, tu n'es pas raisonnable du tout ! »

Estelle, impatientée de ce que sa sœur ne voulait pas lui donner son nécessaire, le lui arracha des mains et le jeta au loin. Heureusement que l'autre petite fille était fort agile : elle rattrapa la jolie petite boîte avant qu'elle fût tombée à terre, où bien certainement elle se serait brisée. Alors Estelle quitta la chambre en disant :

« Tu t'en repentiras ! »

Ceci se passait le matin, pendant la récréation des petites filles. Peu de temps après, le maître de piano arriva, et la sœur d'Estelle prit sa leçon. Quand elle l'eut terminée, elle appela sa sœur pour venir prendre la sienne à son tour ; mais Estelle ne répondit pas. Sa bonne la chercha dans toute la maison et ne put la trouver. Comme M. Savigny venait de monter en voiture pour aller faire une petite course à la campagne, on supposa qu'il avait emmené sa fille pour la consoler un peu, car il la gâtait beaucoup ; et M^{me} Savigny l'excusa auprès du maître de piano.

Le père rentra juste au moment où l'on se mettait à table, et sa première parole, en entrant dans la salle à manger, fut pour demander Estelle.

« Mais, papa, vous l'avez bien emmenée avec vous ?

– Non, vraiment ! je ne l'ai pas vue depuis le déjeuner. »

La mère survint et fut très effrayée de ne pas voir Estelle avec son père. On ne pensa plus au dîner qui était servi. Chacun courut de son côté, serviteurs et maîtres ; et l'on recommença à

chercher dans la maison avec le plus grand soin. M. Savigny alla chez tous ses parents, chez tous ses amis, chez toutes ses connaissances : personne n'avait vu Estelle, personne n'en avait entendu parler !

M. et M^{me} Savigny étaient au désespoir. La sœur d'Estelle ne se pardonnait pas de lui avoir refusé son nécessaire, ne doutant pas que son refus eût été la cause du départ de sa sœur.

« Maudit nécessaire ! s'écria-t-elle en pleurant, je voudrais ne t'avoir jamais vu ! C'est une bien malheureuse idée qu'a eue là mon parrain, de m'apporter ce joli bijou qui m'a privée de ma sœur chérie ! »

Pendant tout ce temps-là, Estelle était derrière le lit de sa mère, cachée par les rideaux qu'on ne fermait jamais. Elle s'était mise là pour bouder plus à son aise, et personne ne s'avisa de l'y aller chercher. Elle entendit bien qu'on l'appelait pour prendre sa leçon de piano ; mais comme elle était de mauvaise humeur, elle ne répondit pas et laissa partir le maître. Plus tard, quand elle vit l'agitation que causait son absence, elle ne dit

rien non plus, voulant punir sa mère et sa sœur de lui avoir refusé un nécessaire.

Quand M. Savigny revint à l'heure du dîner, Estelle, qui n'avait pas fait son petit goûter comme à l'ordinaire et qui avait grand-faim, fut tentée d'aller se mettre à table avec les autres : mais la mauvaise honte la retint. Elle ne savait comment paraître dans la salle à manger, ni comment s'excuser de s'être fait chercher si longtemps. Elle préféra supporter la faim qui lui tirait l'estomac, et la soif qui desséchait son gosier. Alors elle commença à réfléchir sur son vilain défaut ; elle comprit qu'elle était devenue insupportable à tout le monde, et que, si elle continuait à bouder à propos de tout, personne ne voudrait plus vivre avec elle. Cette idée d'être délaissée par tout le monde la fit pleurer. Il était nuit : affaiblie par la faim, elle glissa à terre et s'endormit.

Elle fut réveillée par la voix de sa mère, qui criait dans le délire de sa fièvre :

« Estelle ! ma fille ! mon enfant chérie ! où es-tu ? Reviens, ma fille ! Je veux te voir ! Si tu ne

reviens pas, je mourrai ! »

Comme Estelle aimait beaucoup sa mère, elle eut un grand chagrin de la voir dans un semblable état, et son premier mouvement fut de courir l'embrasser. Ce baiser réveilla M^{me} Savigny en sursaut ; elle crut rêver en voyant sa fille devant elle ; et, la saisissant avec vivacité, elle poussa des cris comme si elle fût devenue folle. Estelle eut peur ; et comme sa mère la serrait au point de lui faire mal, elle cria aussi ; M. Savigny et sa fille accoururent, suivis des domestiques ; chacun fut bien heureux de revoir Estelle qu'on avait crue perdue. Le premier moment de joie passé, on s'occupa de M^{me} Savigny dont l'état était alarmant. Estelle, au désespoir d'être cause des grandes souffrances de sa mère, se mit à genoux dans un coin de la chambre, demandant pardon à Dieu, la tête baissée et tout en larmes.

Enfin cette crise se calma. Quand M^{me} Savigny fut revenue à elle, sa première pensée fut pour Estelle qui était déjà auprès de son lit ; et elles ne se lassaient point de s'embrasser l'une et l'autre.

« Ô maman ! dit Estelle en l'embrassant encore, que tout soit oublié, je vous en prie ! Vous pouvez être certaine que je ne bouderai plus jamais ; je vous le promets ! j'ai bien eu trop de chagrin de vous voir si inquiète et si malade ! Cela m'a fait comprendre combien j'étais coupable de ne pas vouloir me corriger. »

La sœur d'Estelle l'emmena dans la chambre qui leur était commune, et lui présentant son nécessaire, elle lui dit :

« Prends-le, ma chère Estelle, prends-le puisqu'il te fait tant de plaisir ! Mon parrain en dira ce qu'il voudra ; mais je ne veux plus que tu aies un si grand chagrin.

– Non, ma sœur ! garde ton nécessaire. Tu avais raison de dire que tu manquerais à ton parrain en me donnant le cadeau qu'il t'a fait. J'ai pensé à bien des choses, va ! pendant que j'étais cachée derrière les rideaux de maman qui souffrait tant à cause de moi ! et je vous trouve tous bien bons de m'aimer encore. Chaque fois que je verrai cette jolie petite boîte, je songerai à

ce qui est arrivé hier, et cela me fera passer l'envie de bouder si elle me reprenait encore. »

Le petit voleur

Longuet était un petit épicier que tout le monde estimait à cause de sa probité. On savait qu'il n'avait jamais trompé personne ; et quand les pauvres ouvrières qui n'ont pas le temps de faire leurs commissions elles-mêmes envoyaient leurs petits enfants chez Longuet, il leur faisait toujours bon poids, et leur donnait quelque amande ou quelque pruneau pour leur faire plaisir.

Jules, fils unique de cet honnête homme, était un enfant très intelligent et surtout très rusé ; mais il annonça dès son enfance un penchant pour le vol. Il avait à peine cinq ans que, tout en montant sur les genoux de son père pour l'embrasser, il mettait adroitement sa petite main dans la poche du gilet et y prenait quelques menues monnaies. L'épicier s'apercevait bien de ce petit larcin ; mais il en riait avec sa femme : et l'enfant, heureux du succès de sa ruse, allait chez

le confiseur acheter des bonbons.

M^{me} Longuet avait avec elle une de ses sœurs, pauvre fille contrefaite et de mauvaise santé qu'on appelait tante Monique, et que tout le monde aimait à cause de sa grande douceur. Tante Monique n'approuvait point l'indulgence dont on usait envers Jules, disant que ces gentilles-là tourneraient à mal. Mais Longuet et sa femme ne faisaient que rire des craintes de leur sœur.

Jules grandissait : son père, voulant lui donner plus d'instruction qu'il n'en avait reçu lui-même, l'envoya à l'école primaire supérieure. L'enfant continua de prendre tout ce qu'il pouvait attraper chez lui. Il emportait souvent des balles, des billes, des sucre d'orge, qu'il revendait ensuite à ses camarades.

Tante Monique visitait les habits de son neveu tous les soirs, quand il était couché, pour voir s'ils n'avaient pas besoin d'être raccommodés ; et si elle trouvait de l'argent dans les poches, elle en avertissait sa sœur, et lui disait :

« Où Jules prend-il cet argent-là ? Tu ne veux

pas le corriger ; tu verras, ma sœur, qu'il nous causera beaucoup de chagrin quand il sera grand ! »

Aussitôt que l'enfant sut écrire, il alla chez le libraire-papetier acheter des livres, des plumes, des crayons, du papier, au nom de son père ; quand on présenta le mémoire de toutes ces fournitures à l'épicier, il s'étonna que son fils eût pu consommer tant de choses en une seule année de classe. Jules, interrogé, dit qu'il avait fourni du papier et des livres à de pauvres écoliers qui n'avaient pas d'argent pour en acheter ; et sa mère le loua beaucoup de son bon cœur. Tante Monique ne se pressa pas de lui faire des compliments. Elle alla aux informations, et apprit que Jules vendait à bon marché à ses camarades ce qu'il prenait à crédit chez le libraire. Elle en avertit M. Longuet qui gronda son fils. Tante Monique ne trouvant plus rien dans les poches de Jules, le soir, ne comprenait pas ce que devenait l'argent qu'il se procurait par tant de moyens honteux ; et l'enfant soutenait qu'il n'en avait pas.

Un jour que M. et M^{me} Longuet étaient sortis

ensemble pour aller cueillir des fruits à leur jardin qui était dans le faubourg, tante Monique gardait la boutique. Jules rentra de l'école et se mit à écrire sur le coin du comptoir. La bonne fille quitta sa place un moment pour aller veiller au dîner qui cuisait dans l'arrière-boutique. Quand elle eut soigné son ragoût, elle se leva pour rentrer au magasin ; mais, au moment d'ouvrir la porte, elle aperçut Jules à travers le vitrage, la main dans le tiroir à argent et s'emparant de deux pièces de cinq francs. Elle ouvrit la porte rapidement et le prit sur le fait. Alors elle lui fit honte de sa mauvaise action.

« Mais, tante Monique, dit Jules un peu déconcerté, je ne vole pas, puisque cet argent est à mon père !

– Tu voles ton père, malheureux ! car ce qui lui appartient ne t'appartient pas ; et c'est d'autant plus mal qu'il a toute confiance en toi. Remets tout de suite ce que tu as pris ! Tu sais bien que nous ne sommes pas assez riches pour te donner des pièces de cinq francs pour tes menus plaisirs. »

Jules, n'osant pas résister à sa tante, remit l'argent dans le tiroir.

« Mon enfant, dit tante Monique en pleurant, tu as là un malheureux penchant qui te mènera à ta perte, et tes parents ne survivront pas à ton infamie ; car si tu déshonores ton père, il en mourra ; et ta mère ni moi ne pourrions jamais nous consoler.

– Mon Dieu, tante Monique, vous faites bien du bruit pour des enfantillages !

– Jules, ce ne sont pas là des enfantillages, mais des choses bien graves, au contraire ! Tu as treize ans passés, et tu sais bien que le vol est un crime que la loi punit ; tu sais aussi combien l'honnêteté est estimée dans le monde, et tu n'ignores pas qu'en volant tu fais une chose honteuse.

– Ma petite tante, vous ne direz pas à mon père ce qui vient d'arriver, n'est-ce pas ? tante Monique ! vous ne voudriez pas lui faire du chagrin, ni à moi non plus ! »

Il embrassa sa tante et lui fit mille caresses.

La pauvre fille, qui était très émue, se laissa

attendrir et promit de se taire.

Une autre fois, longtemps après, un mercier dont le jardin n'était séparé de celui de M. Longuet que par une palissade, vint lui raconter qu'on lui avait pris presque toutes les pêches de son espalier.

« J'en suis d'autant plus contrarié, ajouta cet homme, que j'ai pris beaucoup de peine pour les préserver de la gelée cet hiver ; je suis peut-être le seul en ville qui en ait d'aussi belles, et je comptais les offrir à notre maire, qui m'a rendu un grand service. Heureusement il m'en reste encore quelques-unes. »

Jules, qui était présent, sourit malignement et quitta la boutique, ce qui n'échappa point à tante Monique.

Le soir même, le pauvre mercier revint tout désolé raconter à son voisin qu'on lui avait enlevé le reste de ses pêches, même celles qui n'étaient pas encore mûres.

Tante Monique monta, sans rien dire, dans la mansarde où couchait son neveu, découvrit le lit et y trouva les pêches. Elle appela M^{me} Longuet,

et les lui montrant :

« Que t'avais-je dit, ma sœur !

– Monique, tu attaches trop d'importance à des espiègeries de gamin !

– Ma sœur, je te trouve bien aveugle de ne pas voir que le gamin qui, à quatorze ans, vole par espièglerie, volera plus tard par habitude. Veux-tu t'en rapporter au jugement de ton mari ?

– Oh ! non ; ne lui parle pas de cela, Monique ! il serait capable de maltraiter son fils, quoiqu'il l'aime pourtant plus que tout au monde.

– Ma sœur ! ma sœur ! cette indulgence nous coûtera bien des larmes !

– Laisse donc, Monique ! Jules est un garçon plein d'esprit et de raison.

– C'est bien précisément ce qui augmente mes craintes ; car il ne pêche pas par ignorance. »

Jules avait quinze ans, quand un parent de sa mère vint les inviter aux noces ; il mariait sa fille dans une ville voisine. Il montra les bijoux qu'il venait d'acheter, parmi lesquels se trouvait une jolie épingle d'or qu'il destinait au marié, et que Jules trouva charmante.

Il fut décidé que M^{me} Longuet et son fils iraient aux noces, ce qui rendit Jules fort heureux.

À son retour M^{me} Longuet raconta que le jour même de la noce on avait pris l'épingle du marié, qui l'avait attachée aux rideaux du lit de sa belle-mère, pendant qu'il l'aidait à monter des tables pour le couvert. On avait inutilement cherché le bijou dans toute la maison, et l'on soupçonnait une jeune servante d'avoir commis ce vol.

Tante Monique ne quitta pas son neveu des yeux pendant que sa mère parlait ; et comme elle le vit très calme, elle pensa qu'il n'était pour rien dans cette aventure.

Le cordonnier qui demeurait auprès de M. Longuet l'invita, ainsi que sa famille, à venir au bal de la Saint-Crépin, qui devait être très beau.

« Merci, voisin, dirent l'épicier et sa femme, nous ne sommes plus d'âge à danser.

– Et moi je ne suis pas de santé à passer la nuit, dit tante Monique.

– Mais Jules ne demandera pas mieux que de s'amuser !

– Comme il voudra », répondit sa mère.

Jules fut enchanté d'aller au bal, car il avait déjà seize ans. Sa mère et sa tante s'occupèrent de sa toilette. À dîner, il demanda plusieurs fois s'il était bien vrai que personne de la maison ne viendrait au bal, et parut fort content quand on l'assura qu'aucun d'eux ne l'accompagnerait ; cette instance inquiéta tante Monique.

Tout le monde était couché chez l'épicier, quand on frappa à coups redoublés à la porte. Longuet se leva pour ouvrir. Monique, qui ne dormait que d'un œil, entendant qu'on parlait haut et fort, s'habilla à moitié, et descendit pour savoir ce qui était arrivé. Elle trouva le jeune marié, aux noces duquel Jules était allé, tenant celui-ci au collet et disant à l'épicier :

« Vous avez beau dire, cousin, c'est Jules qui m'a volé mon épingle. Voyez-la plutôt à sa cravate ! »

Jules, écrasé par la honte et le remords, ne disait mot. Le malheureux épiciier supplia son jeune parent de ne pas ébruiter la chose ; mais elle était déjà connue de tout le monde, car, au bal, le marié avait vu son épingle au cou de Jules,

et lui avait dit en plaisantant :

« Il paraît que tu as voulu me jouer un tour !
Allons, rends-moi mon épingle ! »

Jules prétendit que l'épingle était bien à lui, puisque tante Monique la lui avait donnée, et que d'ailleurs il y avait plus d'une épingle semblable dans le monde.

« Nous allons voir, dit le marié ; j'ai fait sauter une pierre bleue de mon épingle en la mettant précipitamment pour aller me marier. Voyons si la tienne a bien toutes ses pierres ? »

La pierre bleue manquait aussi à l'épingle de Jules ; ce fut alors que le cousin le ramena chez M. Longuet.

Le père enferma son fils à clef dans sa chambre, et passa le reste de la nuit à se désespérer.

Le lendemain, tante Monique porta, vers midi, de la soupe à Jules. Elle le trouva fort pâle ; il ne s'était pas couché et pleurait beaucoup.

« Oh ! ma bonne tante, s'écria-t-il, ayez pitié de moi !

– Comment, Jules, as-tu pu faire une action si

basse ?

– Ma tante, j’ai tellement l’habitude de prendre ici tout ce qu’il me plaît, que je n’ai pas réfléchi à ce que je faisais.

– Mais vois donc, malheureux, où cela peut te conduire !

– Ma tante, j’ai bien réfléchi cette nuit, allez ! j’ai repassé toute ma vie, et je suis accablé de honte. Je vous jure devant Dieu que je ne prendrai plus jamais rien ; vous pouvez le dire à mon pauvre père. Priez-le, ma tante, de me rendre sa tendresse : comment pourrais-je vivre sans l’affection de vous tous ! »

Tante Monique, trouvant un air de grande sincérité à son neveu, alla consoler M. Longuet, disant qu’elle répondait de Jules. Le père lui rendit la liberté.

Le lendemain, le jeune homme se présenta dans l’étude de l’avoué où il travaillait depuis quelques mois. À son entrée, tous les clercs se levèrent ; et, passant dans le cabinet du patron, ils lui dirent que si Jules restait dans l’étude, ils en sortiraient tous. Jules fut obligé de s’en aller. Il

rentra chez lui dans un grand désespoir.

« Mon fils, lui dit son père, tu as mérité cet affront ; c'est ta punition qui commence.

– Et la nôtre aussi ! ajouta tante Monique ; c'est notre indulgence qui l'a perdu. »

Jules resta au lit, malade, pendant quelques jours. Quand il fut un peu mieux, il alla se promener dans la campagne ; étant surpris par la pluie, il entra, pour se mettre à l'abri, dans un café du faubourg et demanda un verre de vin, car il grelottait bien fort. En entendant sa voix, quelques jeunes gens qui jouaient au billard se retournèrent ; ils parlèrent aux autres personnes qui étaient dans le café, et en un instant la salle fut vide.

Le pauvre garçon, après avoir payé le vin dans lequel il avait à peine trempé ses lèvres, rentra chez lui et fut encore obligé de se mettre au lit.

Au bout d'un mois sa santé sembla se remettre un peu ; et son père le plaça chez un notaire des environs. Jules, qui était travailleur et intelligent, s'y distingua bien vite, et le notaire était fort content de lui.

Il y avait à peine trois mois que Jules était dans cette étude, quand on vola la montre d'argent du premier clerc. Cela fit grand bruit dans la petite ville. On en parlait au café un jour de marché ; un voisin de M. Longuet, se trouvant là par hasard, dit qu'il n'était pas étonnant que le maître clerc eût perdu sa montre puisque Jules Longuet demeurait avec lui. Alors il raconta l'histoire du malheureux garçon, augmentée de toutes les exagérations de la médisance. Tous ces propos étant parvenus aux oreilles du notaire, il remercia Jules, qui revint désespéré chez son père.

« Mon enfant, lui dit celui-ci, jure-moi que tu n'as pas pris cette montre !

– Mon père, je ne l'ai pas prise, je vous le jure ! »

Et Jules disait la vérité : car, quelques jours après, M. Longuet reçut une lettre d'excuse du notaire, racontant que la montre avait été trouvée dans les hardes de la servante.

« Que faire maintenant ? dit la mère tout en larmes.

– Il faut garder Jules avec nous, répondit tante Monique ; nous l'aiderons à supporter sa punition, car nous sommes bien un peu coupables de ses fautes. »

Jules renonça à la carrière qu'il avait en perspective pour travailler avec son père. Longtemps on le regarda avec prévention ; et ce ne fut qu'après plusieurs années de travail assidu et de conduite exemplaire qu'il parvint à faire oublier les fautes de sa première jeunesse.

La petite paresseuse

M. Piquet, honnête cordonnier qui avait une boutique bien achalandée, était père de quatre enfants.

Eugénie, l'aînée, âgée de douze ans, était extrêmement paresseuse. Sa mère lui confiait souvent la garde de ses petits frères, pendant qu'elle-même surveillait les ouvrières qui bordaient les souliers et piquaient les bottines ; mais Eugénie, au lieu de s'occuper des enfants, se mettait à la fenêtre ou bien s'asseyait sur sa petite chaise ; et comme il était fort ennuyeux de ne rien faire, la petite fille s'assoupissait ordinairement. Pourtant elle dormait bien toutes les nuits, et le matin sa mère avait mille peines à l'éveiller. Si on la chargeait de surveiller le pot-au-feu ou bien la casserole où cuisait le dîner de sa famille, elle n'y faisait aucune attention. Le pot bouillait trop fort et le bouillon se perdait, ou bien le ragoût brûlait.

Le père de cette petite fille la grondait souvent à cause de sa paresse, et même il la battait quelquefois ; mais rien n'y faisait. Cette enfant était toujours sale et mal tenue, malgré les recommandations de sa mère. Comme elle était d'âge à s'habiller seule, M^{me} Piquet, qui avait beaucoup d'occupations, se contentait de lui recommander la propreté, sans s'assurer par elle-même si elle était obéie. La petite paresseuse, au lieu de se peigner chaque matin, renfermait ses cheveux dans son serre-tête. Un jour que sa mère avait le temps de la coiffer, elle lui trouva les cheveux si mêlés qu'elle ne put y faire entrer le peigne et qu'elle fut obligée de les couper, au grand regret d'Eugénie qui y tenait beaucoup.

M. Piquet étant allé en ville prendre mesure de souliers, sa femme resta avec les ouvrières pour leur distribuer l'ouvrage. Elle recommanda à Eugénie de ne pas quitter le plus jeune de ses frères, qui avait la rougeole.

« Tu entends bien, ma fille ? il ne faut pas laisser ton frère seul un instant ; car s'il sort seulement les bras de son lit, il peut en mourir.

– Soyez tranquille, maman, j'en aurai bien soin.

– Eugénie, je me défie de ta paresse : songe qu'il y va de la vie de ton frère ! »

Pendant la première demi-heure, Eugénie resta près du lit, ramenant soigneusement les couvertures sur l'enfant qui, dans le transport de la fièvre, cherchait sans cesse à les écarter. Mais tant de surveillance lassa bientôt la paresseuse. Elle voulut s'asseoir et recommanda au petit de se tenir tranquille. Comme elle s'ennuyait, elle se mit à la fenêtre pour voir les passants. Au bout de quelque temps elle bâilla, puis finit par s'assoupir comme d'habitude. Elle fut réveillée par les cris du petit malade qui demandait sa mère. Elle se leva et courut au lit de l'enfant, craignant d'être grondée ; mais le lit était vide ! Eugénie commença à comprendre combien elle avait eu tort de quitter son frère et se mit à sa recherche ; elle trouva le pauvre petit assis sur l'escalier, où il continuait d'appeler sa mère.

Celle-ci, qui l'avait enfin entendu, fut au désespoir de trouver son enfant exposé nu à tous

les vents ; elle l'enveloppa dans sa robe et le remonta promptement, puis le remit dans son petit lit. Elle lui fit prendre une infusion de tilleul et le couvrit beaucoup afin de ramener la transpiration ; mais tous ses soins furent inutiles : la rougeole était rentrée et l'enfant mourut dans la nuit.

M. et M^{me} Piquet furent si fâchés contre leur fille, dont la négligence avait occasionné ce malheur, qu'ils la mirent en apprentissage dès le lendemain chez une lingère. Eugénie ne voulant pas se corriger ne put contenter sa maîtresse, qui la rendit à ses parents au bout de six mois. La petite fille, pour s'excuser, dit que cet état-là ne lui convenait pas et qu'elle voulait être brodeuse. On la mit dans un grand atelier de broderies où elle travailla assez assidûment pendant les premiers temps ; mais son invincible paresse prit encore le dessus ; d'abord elle négligea son ouvrage, et finit même par ne plus rien faire du tout. La maîtresse de l'atelier l'ayant menacée plusieurs fois de la renvoyer à ses parents, la mit enfin à la porte.

On la plaça chez un tapissier, où, comme à

l'ordinaire, elle fit très bien d'abord l'ouvrage qu'on lui confiait, car elle ne manquait pas d'intelligence ; mais, quelque temps après l'entrée d'Eugénie chez le tapissier, les pratiques de cet homme se plainquirent à lui de ce que les franges et les anneaux des rideaux étaient à peine cousus et se détachaient pour peu qu'on y touchât. Le tapissier surveilla ses ouvrières avec soin, et il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'Eugénie ne faisait qu'un point là où il en aurait fallu quatre. Il la gronda sévèrement et lui signifia que si cela recommençait, il la renverrait.

Dans ce temps-là le père et la mère d'Eugénie moururent du choléra. La famille se chargea des deux autres enfants ; mais, quant à Eugénie, dont chacun connaissait la paresse, personne ne voulut la prendre, et on lui dit qu'elle était d'âge à gagner sa vie. Ce fut une rude leçon qui lui fit impression d'abord et qui aurait dû la corriger pour toujours, puisqu'elle n'avait plus au monde d'autres ressources que celles que lui fournirait son travail ; mais cette impression s'effaça bien vite : Eugénie recommença à faire de grands points, puis à dormir sur son ouvrage, et le

tapissier la renvoya de chez lui comme il l'en avait tant de fois menacée. Quand elle se vîť seule dans la rue avec son petit paquet sous le bras, elle marcha quelque temps, puis s'assit sur un trottoir et se mit à pleurer. Elle s'en prit de son malheur à tous les gens de sa connaissance, au lieu de s'en prendre à sa paresse qui en était la seule cause.

Une dame charitable qui passait par là eut pitié de cette jeune fille, et lui demanda d'où venait son chagrin. Eugénie lui dit qu'ayant perdu ses parents du choléra, elle ne savait plus où aller. La dame l'emmena chez elle, la prit pour femme de chambre et lui apprit le service. Quand elle avait fait l'appartement, elle travaillait au linge avec sa maîtresse et la servait à table.

Cette dame aimait beaucoup les oiseaux. Un de ses frères, qui était marin, lui avait apporté de Marseille deux bengalis, deux amarantes, deux pinsons d'Afrique, une veuve et une charmante perruche rose qu'on appelait *Coquette*. Eugénie était chargée de soigner tous ces petits animaux. On donnait la liberté à *Coquette* deux fois par jour, mais il fallait veiller à ce que les portes et les fenêtres ne fussent pas ouvertes ; car la

perruche était sauvage et se fût envolée. Il n'y avait pas encore un mois qu'Eugénie était chez sa maîtresse où elle était fort heureuse, quoiqu'on eût à lui reprocher bien des négligences, que, succombant à sa paresse habituelle, elle ouvrit la cage de Coquette avant d'avoir fermé les fenêtres, et la perruche s'en alla pour ne plus revenir. La maîtresse en eut bien du chagrin et gronda beaucoup sa femme de chambre.

La semaine suivante, Eugénie, ayant nettoyé la cage des petits oiseaux, la remit en place. Les petites bêtes ne furent point gaies comme de coutume ; elles restaient sur leur perchoir, pressées les unes contre les autres, ce qui surprit la maîtresse. Le lendemain au matin, cette dame, étonnée de ne pas être réveillée comme à l'ordinaire par les chants joyeux de ses oiseaux, décrocha la cage et les trouva morts tous les sept. Eugénie ne leur avait donné ni à boire ni à manger, et ils étaient morts de faim ! La colère de sa maîtresse fut si grande, qu'elle la mit à la porte sans même penser à la payer.

La malheureuse fille erra de rue en rue toute la journée ; le soir, accablée de faim et de fatigue,

elle s'assit au coin d'une borne et finit par s'y endormir. Mais il survint un furieux orage, et la pluie tombant toute la nuit, Eugénie fut mouillée jusqu'aux os. Quand le matin elle voulut se lever, elle ne le put pas, parce qu'elle ressentait des douleurs dans tous les membres. Les passants commençaient à s'attrouper autour d'elle. Le commissaire de police, venant à passer, s'informa du sujet de ce rassemblement. Alors il fit transporter Eugénie à l'hôpital, où elle mourut au bout de quelques jours.

L'enfant gâté

Le petit Charles était un enfant très gâté par sa belle-mère, qui ne souffrait pas qu'on le contrariât en rien, et sa bonne faisait tout ce qu'il voulait. M. Nizerolles, son père, avait beau dire qu'en l'élevant ainsi l'on en ferait un enfant insupportable, on ne l'écoutait pas et l'on continuait à faire toutes les volontés de Charles.

Quand il jouait dans la chambre où sa bonne et sa belle-mère travaillaient, Charles disait en pleurant :

« Maman, Solange me regarde !

– Mon enfant, c'est qu'elle a du plaisir à te voir.

– Je ne veux pas qu'elle me regarde, moi !

– Solange ! je vous défends de regarder cet enfant, puisque cela l'ennuie. »

Alors la bonne continuait à travailler sans lever les yeux.

Charles criait de nouveau :

« Maman ! Solange ne me regarde pas !

– Mon ami, je lui ai défendu de te regarder, puisque cela te faisait de la peine.

– Je veux qu'elle me regarde maintenant, moi !

– Solange, pourquoi ne regardez-vous pas M. Charles ? vous ne savez rien faire à propos. »

Et cela durait une heure ainsi.

Un jour, Charles voulait que son grand cheval de carton se dérangeât pour le laisser passer. Sa belle-mère s'étant levée pour ôter le joujou du chemin de son fils, celui-ci lui défendit d'y toucher.

« Il a des jambes, criait-il, il peut bien marcher tout seul !

– Tu ne sais ce que tu dis, mon enfant. »

Et M^{me} Nizerolles mit le cheval dans un coin de la chambre. Charles se mit dans une grande colère et cria si haut que son père l'entendit. Il vint, et, prenant l'enfant par le bras, il le conduisit dans un cabinet noir.

Charles cria tant qu'il eut de force pendant plus d'une demi-heure, après quoi il s'apaisa. Alors sa belle-mère s'empressa d'aller lui ouvrir ; mais aussitôt qu'il la vit, l'enfant recommença à crier.

« Mon petit chéri, je croyais que tu étais raisonnable, et je venais te tirer de prison ; tu ne criais plus !

– Ne faut-il pas que je me repose, répondit Charles ; croyez-vous que je vais crier comme ça des heures entières sans me reposer, pour avoir ensuite mal à la gorge ! »

Charles avait la mauvaise habitude de mettre la main dans les plats qu'on servait à table, ce qui impatientait son père au dernier point ; mais M. Nizerolles était si faible qu'il ne savait pas contrarier sa femme ni son fils. Un jour, on servit un macaroni tout bouillant ; Charles s'empressa d'allonger le bras pour en prendre.

« Fais attention, mon ami, dit sa belle-mère ; tu vas te brûler ! »

Charles n'en fit qu'à sa tête, comme à l'ordinaire, et il prit une pleine main de

macaroni ; mais il se brûla si fort qu'on entendit ses cris dans toute la maison. La peau de la main fut détachée et il y eut grand mal. Pendant plus d'un mois, il porta la main en écharpe, et il ne fut plus tenté de mettre la main au plat.

M. et M^{me} Nizerolles passaient tout l'été à la campagne. Au bas de leur jardin se trouvait une prairie traversée par une petite rivière. Chaque jour on défendait à Charles d'aller seul au bord de l'eau. Un matin que tout le monde était occupé, Charles se sauve du côté du pré et se met à cueillir des fleurs sur le bord de la rivière ; voulant avoir un bel iris jaune qui était un peu éloigné de la rive, il se penche et tombe dans l'eau.

Charles ne manquait ni d'esprit ni de courage ; voyant que personne n'était à portée de le secourir, il se cramponna à une branche de saule pleureur qui pendait dans l'eau et se mit à crier le plus haut qu'il put. Ce fut son père qui l'entendit le premier et vint le retirer de la rivière. Cette petite aventure lui fit passer l'envie d'aller tout seul au bord de l'eau.

La tante de Charles ayant amené ses deux fils pour passer la journée avec lui, il fut assez aimable jusqu'au dîner, se trouvant fort heureux d'avoir des camarades, parce que son mauvais caractère avait éloigné de lui tous les enfants qui le connaissaient. Mais quand il fallut se mettre à table, Charles, qui venait de se disputer avec l'aîné de ses cousins, ne voulut pas qu'il dînât avec lui ; tout ce qu'on put dire pour faire passer ce caprice fut inutile. Le cousin, bon petit garçon et fort bien élevé, demanda lui-même à manger à la petite table. Quand le soir fut venu, Charles, qui s'était remis à jouer avec ses cousins, leur demanda quand ils reviendraient le voir, en disant qu'il fallait que ce fût bientôt, parce qu'il s'amusait beaucoup avec eux.

« Mon ami, dit la tante, je n'amènerai plus tes cousins ici, parce que je craindrais qu'en les laissant avec toi ils ne prissent tous tes caprices ; et je ne veux pas que mes enfants soient insupportables à tout le monde. »

Charles, tout confus, alla pleurer auprès de sa belle-mère, qui dit que la tante était trop sévère pour cet enfant.

« Non, dit M. Nizerolles, ma sœur n'est pas trop sévère ; elle a raison de bien élever ses fils. »

Si le dîner n'était pas servi quand Charles avait faim, sa bonne le menait à la cuisine, et la cuisinière découvrait toutes les casseroles pour qu'il choisît ce qu'il voulait manger ; et, s'il désirait du rôti, on coupait une aile de la volaille qui était encore à la broche.

Les couvreurs vinrent raccommoder le toit de la grange, Charles, voyant un jeune ouvrier monter à l'échelle et marcher sur le toit, dit qu'il en ferait bien autant. Son père et sa mère étaient allés à la ville, et la bonne, effrayée de ce nouveau caprice, essaya de l'en détourner ; mais elle ne put y réussir. Ne sachant pas résister à la volonté de l'enfant gâté, et, d'un autre côté, craignant qu'il ne lui arrivât quelque accident, elle pria le jeune ouvrier de le faire monter avec lui, en lui recommandant de le bien tenir. Quand il fut au bord du toit, Charles dit qu'il voulait y marcher tout seul ; et comme l'ouvrier ne voulait pas le laisser en liberté, le mutin se débattit si bien, qu'il tomba, entraînant le pauvre garçon dans sa chute. L'ouvrier se démit l'épaule et l'on

fut obligé de le mettre au lit.

Grand désespoir à la maison !

Quand M. et M^{me} Nizerolles rentrèrent pour dîner, et qu'ils apprirent le malheur qui était arrivé, ils furent très alarmés. Il fallut raconter les détails de l'accident, et la bonne fut bien grondée. Pendant les six semaines que l'ouvrier passa au lit, Charles témoigna beaucoup de repentir de ce qu'il avait fait. On le trouva souvent à genoux près du lit du malade, et la bonne M^{me} Nizerolles pensa que cette leçon le corrigerait.

Charles avait huit ans quand sa belle-mère lui donna une petite sœur. Il en fut d'abord enchanté ; mais bientôt, voyant qu'on s'occupait beaucoup de cette petite, il prétendit qu'on n'aimait qu'elle ; que toutes les complaisances et les petits mots d'amitié étaient pour mademoiselle, et il voulut qu'on la mît en nourrice. M^{me} Nizerolles supporta patiemment ce nouveau caprice et pleurait quand elle était seule, se repentant d'avoir si mal élevé le fils de son mari. Elle n'osait plus témoigner la moindre tendresse à sa petite fille en présence de Charles,

et s'en dédommageait quand elle était seule avec l'enfant.

Un jour qu'elle berçait sa fille sur ses genoux, en lui disant tous les jolis mots que les mères adressent à leurs petits enfants pour témoigner leur tendresse, Charles entra et se mit dans une telle colère qu'il s'en roulait par terre.

« Qu'on renvoie cette petite, criait-il, je n'entends pas qu'elle reste ici ! J'y étais avant elle ! qu'elle sorte de la maison ! »

M. Nizerolles, attiré par le bruit, sortit de son cabinet, et prenant le petit furieux dans ses bras, il lui dit :

« Ta sœur ne quittera pas la maison, mauvais garnement, mais ce sera toi. Puisque nous ne savons pas t'élever, je vais te mettre en meilleures mains ; car ici tu deviendrais un mauvais sujet. »

On attela la voiture, et, malgré les prières de M^{me} Nizerolles et les larmes de la bonne, le père de Charles le conduisit au lycée de la ville voisine où ils arrivèrent le soir très tard.

« Monsieur, dit M. Nizerolles au proviseur, je

vous amène l'enfant le plus mal élevé que vous ayez jamais eu sous votre direction. Comme au fond il n'est ni sot ni méchant, j'espère que vous en ferez un garçon supportable ; et, pour y parvenir, je vous autorise à user de toute la rigueur que vous jugerez convenable. Et toi, Charles, rappelle-toi que tu ne me reverras que quand M. le proviseur m'assurera que tu mérites l'affection que nous avons pour toi. »

Charles, qui n'avait pu croire qu'on voulût l'éloigner réellement de la maison, fut si atterré qu'il laissa partir son père sans dire un seul mot. C'était l'heure du coucher ; il alla au dortoir des petits et passa la nuit à pleurer. Le lendemain au matin, quand on lui donna un bol de lait comme aux autres, il dit qu'il ne mangeait pas de lait sans sucre.

« On ne donne pas de sucre ici, monsieur.

– Eh bien ! je ne prendrai pas votre lait. »

Et il jeta le bol et le pain au milieu de la cour. Dans la salle d'étude il fut assez tranquille, regardant tous ses nouveaux camarades les uns après les autres. À la récréation, quelques écoliers

vinrent proposer à Charles de jouer avec eux.

« Laissez-moi tranquille ! je n'ai pas besoin de vous pour m'amuser.

– Tiens ! ce monsieur bourru ! » dirent les enfants.

Et ils s'attroupèrent autour de lui.

« Vous en irez-vous ! leur cria Charles, je ne veux pas qu'on me regarde.

– Est-il drôle, celui-là ! » dirent les écoliers en riant aux larmes.

Charles, trépigant de colère, ramassa du sable et le leur jeta aux yeux.

« Il est enragé ! dit le plus grand. Apportez-moi un fouet de toupie, je vais lui lier les mains derrière le dos. »

Et, le saisissant promptement, il lia les bras de Charles à un petit arbre qui était auprès de lui. Alors les écoliers allèrent trouver le maître d'étude, qui, tout en lisant dans un coin de la cour, observait cette scène.

« Vous avez très bien fait, mes amis, dit-il, de traiter ce garçon-là comme on traite un animal nuisible. »

Le tambour battit et l'on délia Charles pour entrer en classe. Il n'y avait pas un quart d'heure qu'il y était, quand il dit tout haut :

« Je m'ennuie ! qu'on me reconduise chez mon père.

– Monsieur Charles, on ne parle pas en classe, dit le professeur.

– Et si je veux parler, moi, qui donc m'en empêchera ?

– Moi, monsieur !

– Je voudrais bien voir ça ! »

Le professeur appela un domestique qui était dans le corridor, et lui dit d'emmener Charles, qui fut mis dans un cabinet où il cria tout à son aise jusqu'au dîner.

À table, il refusa de manger de la soupe, en disant qu'elle avait mauvaise mine. On lui ôta son assiette.

« Qu'on m'en fasse d'autre tout de suite !

– On ne parle pas au réfectoire », dit le proviseur, qui assistait au dîner des élèves.

Quand on lui servit du bouilli, il dit qu'il n'en

mangeait pas, et que le bouillon n'était bon que pour les domestiques. Il en fut de même pour les haricots.

« Que vais-je donc manger ?

– Vous mangerez votre pain sec, puisque rien ne vous plaît.

– Puisque c'est comme cela, je me laisserai mourir de faim.

– Vous êtes libre de le faire, mon enfant, si cela vous plaît. »

En effet, Charles ne mangea pas de la journée, et, pendant la récréation, il resta dans un coin de la cour, pleurant en silence, car l'estomac lui faisait grand mal.

Le lendemain au matin, il but son lait sans demander du sucre, et il mangea un peu de salade au dîner, puis il se promena dans la cour.

Quand Charles vit bien qu'on ne lui céderait jamais, il commença à devenir un peu plus raisonnable ; il se mit à travailler, lui qui n'avait presque jamais rien fait. Le travail l'intéressa beaucoup plus qu'il ne l'avait cru ; alors il parla moins souvent à l'étude et en classe, et fut plus

rarement puni. Il finit par trouver le dîner et le souper fort bons, car, ne boudant plus, il s'amusait avec ses nouveaux camarades et gagnait de l'appétit en courant et sautant comme eux. Sa santé était languissante avant qu'il entrât au collège, parce que chez lui il mangeait trop souvent à des heures irrégulières ; mais la vie du collège la raffermir, et il devint rose et frais comme les autres écoliers.

Au bout de six mois, le proviseur écrivit à M. Nizerolles qu'il pouvait venir voir son fils qui était devenu un charmant enfant et l'écolier le plus attentif de sa classe.

Ce fut un grand bonheur pour Charles d'embrasser son père et d'avoir des nouvelles de tout le monde, il en pleura de joie, et parla beaucoup de sa belle-mère et de sa petite sœur.

« Mon ami, dit le proviseur, si vous désirez les voir, je vous donnerai un congé de trois jours.

– Oh ! merci, monsieur ! je serai bien content d'aller un peu à la maison, car il me semble qu'il y a plus d'un an que je l'ai quittée. »

M. Nizerolles emmena donc son fils, et sa

femme fut très contente de le revoir. Quand ils se furent bien embrassés, Charles, suivi de sa bonne à qui il faisait mille amitiés, alla voir les autres domestiques qui le reçurent assez froidement, car ils n'avaient pas oublié la façon dont il les traitait autrefois ; mais quand ces gens le virent si bon garçon, ils témoignèrent une grande joie de son retour.

Le lendemain, Charles prit sa bonne à part et il lui dit :

« Solange, maman n'aime donc pas ma petite sœur ?

– Oh ! si, monsieur, elle l'aime beaucoup, au contraire.

– Mais elle ne lui dit rien et ne l'embrasse jamais !

– C'est qu'elle craint de vous faire de la peine ; mais quand vous étiez au collège, elle passait sa journée à la caresser.

– Et pourquoi ne la caresse-t-elle pas devant moi ?

– Vous avez donc oublié, monsieur Charles, que vous pleuriez quand madame embrassait sa

fille, et que vous ne vouliez pas la souffrir à la maison ? »

Charles, honteux de sa conduite passée, à laquelle il n'avait jamais réfléchi, courut à la chambre de sa belle-mère.

« Ah ! petite mère, cria-t-il, que vous devez me détester ! Comme j'étais méchant autrefois ! Laissez-moi embrasser ma petite sœur, je vous en prie ; caressez-la, chérissez-la, maman, et ne craignez pas que je pense ni ne dise aucune de ces vilaines choses qui ont forcé papa à me mettre au collège. »

Et en parlant ainsi il avait pris sa petite sœur dans ses bras et faisait mille enfantillages pour la faire rire. « Maman, je vous aiderai à bien aimer ma sœur ; il faut même l'aimer plus que moi, car elle en a besoin ; elle est si petite ! »

Charles s'informa du garçon couvreur qui s'était autrefois démis l'épaule, et voulut lui faire un petit cadeau sur ses économies. Sa tante vint dîner, amenant ses deux fils pour jouer avec Charles. Elle dit qu'ils iraient au lycée avec lui puisqu'on y élevait si bien les enfants, et qu'elle

était charmée que ses fils apprissent qu'on peut toujours se corriger quand on a bonne envie.

L'enfant perdu

M. Desnues, brave officier, allait en semestre avec sa femme et son enfant, un gentil petit garçon de trois ans. Ils avaient à faire une longue route, et devaient passer trois jours et deux nuits en diligence. M. Desnues s'assit en face de sa femme, et chacun d'eux, à son tour, tenait sur ses genoux le petit René, qui voulait toujours regarder par la portière. Cet enfant remuait sans cesse et fatiguait extrêmement la personne qui s'occupait de lui ; mais il était si heureux de voir la campagne et tout ce qui se rencontrait sur la route, que sa mère ne se plaignait pas de la fatigue qu'il lui donnait, bien qu'elle fût excessive. La nuit, elle tenait René endormi sur ses bras, et ne le donnait à son mari qu'alors qu'elle ne pouvait plus le soutenir.

La seconde nuit, M. Desnues lui dit :

« Ma chère amie, René dort mal sur nos bras ; je vais plier mon manteau de façon à en former

une espèce de couchette dont chaque extrémité posera sur nos genoux, et l'enfant s'y étendra à son aise. »

M^{me} Desnues goûta fort l'expédient, et tout fut disposé comme le voulait le mari. René était enchanté d'être étendu sur ce petit lit improvisé, la tête sur les genoux de son père pendant que sa mère lui tenait les pieds ; et la nuit étant venue, il ne tarda pas à s'endormir.

L'officier et sa femme se tinrent éveillés aussi longtemps qu'ils le purent ; mais la fatigue l'emportant enfin, ils s'assoupirent d'abord, puis s'endormirent tout à fait.

Vers le milieu de la nuit, M. Desnues s'éveilla, et, voyant la portière ouverte, il cria à sa femme ;

« Ma chère, prends bien garde à René !

– René, répondit-elle à moitié endormie, est-ce qu'il n'est pas auprès de toi ?

– Ah ! mon Dieu ! s'écria le malheureux père, il est tombé par la portière ! »

La diligence arrivait au relais comme il prononçait ces mots.

M. Desnues sauta hors de la voiture où sa femme, glacée d'épouvante, s'était évanouie. Il se mit à courir de toutes ses forces sur la route qu'il avait parcourue, en criant :

« René ! mon enfant, où es-tu ? »

Les autres voyageurs se joignirent à lui pour quelques instants, pendant que l'on transportait sur un lit de l'auberge la pauvre mère sans connaissance. Puis le conducteur, ayant déchargé les bagages de l'officier, rappela les autres voyageurs, et la diligence se remit en route.

Le malheureux père marcha bien longtemps sur le grand chemin, appelant toujours René à haute voix, et regardant de tous côtés attentivement. Comme il faisait un beau clair de lune, il lui était facile de distinguer tous les abords du chemin. Il rencontra plusieurs voituriers qui suivaient la même route que la diligence, et il leur demanda s'ils n'avaient pas aperçu un petit garçon de trois ans, ou s'ils l'avaient entendu crier. Tous répondirent négativement.

M. Desnues alla, toujours cherchant, jusqu'au

relais précédent ; il était sûr que, quand on y avait passé, il avait encore son fils sur ses genoux. Il éveilla les gens de la poste aux chevaux, qui ne purent lui donner aucun renseignement, et il revint au village où sa femme était restée ; il était désolé, mais délivré pourtant de l'horrible crainte que le pauvre petit n'eût été écrasé par quelque voiture.

M^{me} Desnues, en proie à une fièvre ardente, appelait son fils à grands cris. Quand son mari rentra, elle s'écria :

« C'est moi ! c'est moi qui suis cause de la perte de mon enfant ! Je ne devais pas dormir ! Est-ce que les mères doivent jamais dormir ?

– Ma pauvre femme, sois certaine qu'il n'est arrivé aucun mal à notre fils.

– Eh bien ! alors, où est-il ? »

M. Desnues détourna la tête, et, après un instant de silence, il dit : « Mets ta confiance en Dieu, mon amie, il nous rendra notre enfant, n'en doute pas ! »

Mais la malheureuse mère ne l'entendait pas. Elle avait le délire et poussait des cris déchirants.

Son mari, ne pouvant la calmer, s'assit tristement auprès de son lit.

Or, voici ce qui était arrivé au petit René :

Il était tombé de la voiture ; mais alors il dormait si bien qu'il ne s'éveilla pas en tombant. Il n'y avait pas cinq minutes qu'il était étendu au beau milieu de la route, lorsqu'un paysan la traversa, menant par la bride un âne que montait sa femme : ils revenaient d'une foire lointaine où ils étaient allés vendre leur toile.

« Arrête donc, Jacques ! dit la paysanne ; il me semble que je vois quelque chose là-bas, sur la route ; ça me paraît être un paquet d'étoffe. Va le ramasser, notre homme, et demain tu iras en ville dire que c'est nous qui l'avons trouvé, pour que ceux qui l'ont perdu sachent où le prendre. »

Jacques se dirigea du côté que lui indiquait sa femme. En voyant un enfant endormi, il le prit tout doucement dans ses bras, l'apporte à la paysanne, et dit en le lui posant sur les genoux :

« Tiens ! voilà le paquet ; qu'en dis-tu, Sylvine ?

– Seigneur Jésus ! c'est un petit enfant beau

comme le jour ! Mon homme, bien sûrement, c'est le bon Dieu qui l'a mis sur notre chemin ; je l'ai tant prié de nous donner un enfant qu'il me l'envoie tout venu.

– Femme, cet enfant a une mère, qui sans doute est bien désolée à l'heure qu'il est de l'avoir perdu ; et ce serait bien mal de lui voler son enfant.

– C'est vrai, Jacques ; mais où veux-tu que je trouve sa mère, à présent ? Tiens, vois donc comme il est joli ! Je sens que je l'aime déjà de tout mon cœur !

– Dame ! au fait, sa mère l'a peut-être abandonné exprès sur la route !

– Qu'est-ce que tu dis donc là, notre homme ? est-ce que c'est possible ?

– Sais-tu que le pauvre innocent aurait bien pu être écrasé par ces grosses voitures qui vont plus vite que le vent ? »

René s'éveilla, et dit :

« Mère ! j'ai faim. »

Sylvine rapportait de la foire un pain blanc pour son vieux père ; elle en cassa un morceau et

le donna à l'enfant, qui s'étant tout à fait éveillé, demanda à voir sa mère. Jacques lui raconta comment il l'avait trouvé sur la route ; le petit ne comprit rien à ce qu'on lui dit, et se mit à pleurer bien fort, en disant :

« Qu'est-ce que maman va dire quand elle ne trouvera plus son petit René auprès d'elle ? »

Il fallait pourtant prendre un parti ; les braves gens, voyant qu'ils ne pouvaient tirer aucun éclaircissement de l'enfant, se résolurent à l'emmener avec eux dans le hameau qu'ils habitaient.

René, tout en pleurant, s'endormit sur les genoux de Sylvine. Au bout d'une heure de marche dans un chemin de traverse, l'âne s'arrêta devant la porte de la cabane de Jacques.

Sylvine s'empressa d'allumer son feu pour faire chauffer un peu de lait à l'enfant qu'elle avait déposé sur son lit ; mais il ne se réveilla pas du reste de la nuit.

Le lendemain, René, en ouvrant les yeux, demanda sa mère ; Sylvine lui dit qu'il irait la voir dans la journée. Elle le leva, puis lui donna

une grande jatte de lait chaud ; après l'avoir bue, il eut un morceau de pain blanc et une grappe de raisin bien doré. La bonne femme conduisit alors l'enfant dans la cour, où il resta pendant qu'elle faisait son ménage. Le mari jeta du grain aux volailles, et le petit René se divertit beaucoup à les voir picoter leur nourriture ; c'étaient surtout les pigeons qui lui plaisaient ! Mais de temps en temps il se mettait à pleurer en disant : « Où est donc maman ? » Et Sylvine le consolait en lui répétant : « Tu la reverras bientôt. »

Après le déjeuner où l'enfant, pensant toujours à sa mère, ne mangea pas beaucoup, Sylvine, le prenant dans ses bras, s'en alla porter le reste du pain blanc à son père, qui demeurait dans le village, chez son fils aîné. Le vieillard était assis à la porte, sur un banc ombragé d'une treille. Du plus loin qu'il vit venir sa fille, il lui dit :

« Sylvine, où as-tu donc pris cet enfant ?

– Sur la grande route, mon cher père. »

Et elle lui raconta l'aventure de la nuit précédente.

« Ma fille, ses parents doivent être dans une

inquiétude mortelle ; il faut le leur reconduire sans retard.

– Mais où les trouver, mon père ?

– Où demeures-tu, petit ?

– Moi ! je demeure à Metz.

– Ah ! mon Dieu, s'écria le vieillard ; c'est très loin d'ici. Mais où allais-tu donc, mon enfant ?

– J'allais chez grand-père.

– Où demeure-t-il donc, ton grand-père ?

– Il demeure dans une belle maison au milieu d'un jardin, bien loin de la ville. »

René n'en sut pas dire davantage.

« Comment faire ? » dit le vieillard, en appuyant son front chauve sur sa main.

Alors Sylvine, toute bonne qu'elle était, eut une mauvaise pensée.

« Mon père, dit-elle, je le garderai ; le bon Dieu n'a-t-il pas eu pitié de ma peine en le mettant sur mon chemin ?

– Ma fille, éloigne cette tentation-là ; car le garder serait un véritable crime.

– Oh ! mon père, si vous saviez comme je l'aime déjà ! »

Il fut convenu, malgré elle, que Jacques irait dans la journée à cette même ville où M. Desnues avait inutilement demandé des nouvelles de son enfant, et qu'il s'informerait des parents de René. Les démarches furent sans résultat. Il rentra tout décontenancé, et Sylvine se réjouit dans son cœur de ce qu'on ne retrouvait pas les parents du petit.

Le soir et le lendemain, René ne cessa de demander sa mère, et pleura souvent.

Sylvine voyait avec joie que personne ne venait le réclamer.

Le troisième jour, Jacques ayant des légumes à vendre, son beau-père l'engagea fortement à aller les porter au bourg où se trouvait l'autre relais, lui recommandant par-dessus tout de s'informer du père de l'enfant. Le paysan chargea son âne et partit.

L'auberge où M^{me} Desnues était malade se trouvait être la première maison du bourg ; ce fut là que Jacques s'arrêta tout naturellement pour offrir ses légumes. L'hôtesse, avisant de beaux

choux-fleurs dans les paniers de l'âne, en prit quelques-uns et dit :

« Cela sera peut-être agréable à la pauvre dame qui ne veut rien prendre.

– Vous avez donc quelqu'un de malade ici ? dit Jacques.

– Eh ! mon Dieu oui, une pauvre mère qui a perdu son enfant.

– Il est mort, son enfant ?

– Non : elle l'a perdu tout endormi, sur la grande route. »

Jacques se fit raconter comment la chose était arrivée.

Quand il se fut ainsi assuré qu'il avait trouvé le fils de la dame malade, il comprit qu'il était de son devoir de le dire, nonobstant le chagrin qu'aurait sa chère Sylvine.

Il alla auprès de M. Desnues et lui dit :

« Mon officier, ma femme et moi nous avons trouvé l'autre nuit, en revenant de la foire, un petit enfant endormi sur la route. Il dit qu'il s'appelle René et qu'il est de Metz. »

En entendant ces mots, M. Desnues embrassa le paysan avec effusion, sans pouvoir prononcer une parole, tant sa joie était grande. Une petite servante, qui avait tout entendu, monta les escaliers quatre à quatre, et, ouvrant avec fracas la porte de la chambre de la malade, elle cria :

« Le petit est retrouvé ! »

M^{me} Desnues, oubliant son extrême faiblesse, se leva vivement, descendit en courant l'escalier, et, traversant la cuisine, elle vint tomber dans les bras de son mari en s'écriant :

« Où est-il ? où est René ? »

Puis elle perdit connaissance.

Pendant qu'on la faisait revenir à elle, l'officier acheta tous les légumes de Jacques, qui les porta dans la cuisine, tandis que M. Desnues faisait atteler une mauvaise carriole qui se trouvait dans la cour. Il dit à Jacques d'y monter avec lui et de le mener où était son fils.

La pauvre mère, entendant cela, voulut aller aussi retrouver son enfant, quelque prière qu'on lui fît pour qu'elle attendît au lit le retour de René. Elle monta en voiture, et Jacques les eut

bientôt conduits à sa cabane.

M^{me} Desnues aperçut la première son enfant, assis dans la cour et paraissant assez triste. Sylvine, à genoux près de lui, lui faisait manger une appétissante soupe au lait. Le bruit de la voiture ayant attiré l'attention de René, il laissa la soupe et s'élança en criant :

« Papa ! maman ! ah ! vous voilà donc ! »

M^{me} Desnues, en l'embrassant avec transport, s'aperçut alors que la paysanne pleurait.

« Ma pauvre femme, lui dit-elle en lui tendant la main, je ne puis assez vous dire combien je suis reconnaissante des soins que vous avez prodigués à mon enfant. C'est vous et votre mari qui l'avez sauvé ; sans vous, quelque voiture l'aurait écrasé peut-être. Demandez-moi ce que vous voudrez et je vous le donnerai. »

Mais Sylvine, toute chagrine de ce qu'on lui reprenait le petit René, pleurait toujours et ne répondait rien.

« Qu'avez-vous, ma bonne femme ? lui dit l'officier ; dites-moi ce qui vous afflige, et s'il est possible d'y remédier, je m'y emploierai de tout

mon pouvoir.

– Ah ! mon officier, dit Jacques les yeux baissés et tournant avec embarras son chapeau entre ses doigts, c'est que, voyez-vous, ma femme s'est affolée du petit, et elle dit que si on le lui ôte, elle en mourra ; parce que, voyez-vous, madame, nous n'avons jamais eu d'enfant ; et elle s'était mis dans la tête que le bon Dieu avait placé le petit chérubin exprès, tout endormi sur notre chemin, pour le lui donner.

– Venez avec nous, dit M. Desnues, je vous donnerai une petite maison ; vous cultiverez mon jardin et votre femme soignera la basse-cour. Ainsi vous ne quitterez pas René. »

Sylvine fut si heureuse en entendant ces bonnes paroles, qu'elle ne savait plus ce qu'elle faisait. Elle saisit les mains de M^{me} Desnues et les lui baisa ; puis elle baisa aussi le bas de sa robe ; et, ayant pris René dans ses bras, elle se mit à chanter en dansant.

Jacques afferma sa cabane, son jardin et son champ ; puis sa femme et lui suivirent les parents de l'enfant.

Table

L'imprudence	4
La rougeole	5
Le bon frère	6
L'obligeante petite fille.....	7
La mouche.....	8
La complaisance.....	9
La grand-mère aveugle	10
La paresse.....	11
Le loup	13
Contente de peu.....	16
Le conseil	17
L'obéissance	18
Le serin.....	19
Le feu	20
La prière	22
La petite maman.....	23
Le secours mutuel	25

Le petit malade.....	27
Le colin-maillard.....	28
La liberté	29
Le petit agneau	30
Le petit taquin	34
La petite gourmande	37
Le petit glorieux.....	41
Les tartelettes	45
La petite curieuse	50
L'enfant trouvé.....	53
La petite Louise.....	58
Le petit berger	63
La petite Fanchette.....	67
L'enfant avisé.....	75
La tentation	80
Le bon petit garçon	85
La petite ménagère.....	89
Le petit colporteur.....	94
La bonne petite fille	100
Les petits imprudents	104
La bonne petite soeur	109

Le ramoneur	117
La désobéissance.....	128
L'ange gardien	155
La boudeuse	164
Le petit voleur	173
La petite paresseuse	187
L'enfant gâté	195
L'enfant perdu.....	211

Cet ouvrage est le 460^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.